51e ANNÉE (6e SÉRIE) — N° 5 — 1er FÉVRIER 1934

L'AMI DU CLERGÉ

Revue de toutes les Questions Ecclésiastiques

DOGME, MORALE, LITURGIE, DROIT CANON, ÉCRITURE SAINTE, PATROLOGIE, PRÉDICATION
JURISPRUDENCE CIVILE-ECCLÉSIASTIQUE

Publié avec l'Imprimatur de Mgr l'Evêque de Langres. — Paraît à Langres tous les jeudis

MGR F. PERRIOT
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
FONDATEUR

MGR A. ROZIER
Prélat de la Maison de Sa Sainteté
Docteur en théologie, Chanoine titulaire de Langres
DIRECTEUR

Toutes les lettres doivent être adressées à : M. le Directeur de L'AMI DU CLERGÉ à Langres (Hte-Marne).

PRIX DE L'ABONNEMENT ANNUEL :

FRANCE et COLONIES FRANÇAISES { Edition complète....... 18 fr. Edition partielle....... 12 fr. | ETRANGER { Voir les conditions détaillées à la 1re page de la *couv.* du 7 décembre 1933.

L'édition complète comprend la *Doctrine* et la *Prédication;* l'édition partielle n'a pas la *Prédication.*
On n'accepte pas d'abonnements de moins d'un an, ni d'abonnements à la *Prédication* sans la *Doctrine.*
Tous les nouveaux abonnements partent du *1er Janvier* de l'année en cours.
Les abonnés de France et des Colonies reçoivent gratuitement la *Jurisprudence;* pour l'Etranger elle coûte 2 fr. 50.

Les annonces sont reçues exclusivement chez M. Jacques LEGUERNEY, 24, rue de Madrid, Paris 8e.

Chèques postaux : Nancy, 21.88

SOMMAIRE

DOCTRINE

Questions de science ecclésiastique. — Quels privilèges peuvent avoir, pour confesser à Lourdes et y faire gras le vendredi, deux prêtres faisant partie du pèlerinage d'un diocèse autre que le leur ? 65. — Une jeune protestante, mariée civilement à un non-baptisé, veut se faire catholique, mais son conjoint ne veut pas renouveler son consentement matrimonial : que faire ? 66. — Est-ce au religieux lui-même ou à sa religion que doit aller l'allocation d'ancien combattant dont jouit un religieux ? 67. — A propos de l'autorisation à demander à l'Ordinaire pour le mariage des *vagi*, 68 — La délégation pour un mariage subsiste-t-elle après la mort de celui qui l'a donnée ? Est-il vrai que le curé d'un des deux fiancés peut sans délégation bénir son mariage dans la paroisse de l'autre ? 69. — Pour gagner l'indulgence accordée pour un triduum ou une neuvaine, peut-on se confesser dans les huit jours qui précèdent ? 71. — Un curé peut-il remettre à ses vicaires un honoraire de 10 f. pour toutes leurs messes indistinctement, même quand il a reçu un honoraire supérieur ? 71. — Une Congrégation d'Enfants de Marie peut-elle décider que ses membres ne porteront plus leur ruban-insigne pour assister aux cérémonies ? 71 — Quels sont les droits du curé sur une école libre de sa paroisse qui est complètement entretenue par un bienfaiteur étranger ? 72. — Un aumônier qui est remplacé pour un an comme confesseur ordinaire peut-il confesser une religieuse qui le lui demande ? 72. — Les Ordinaires peuvent-ils, la même année, à la fois anticiper et proroger le temps de la communion pascale ? 73.

Liturgie. — Consultations diverses, 73.

L' « Ami du Clergé » et les livres. — Comptes rendus bibliographiques : P. Sanson, France Pastorelli, Vesco de Kereven, 78 ; chan. Eug. Sol, 79 ; Emile Gabory, Stanislas Fumet, 80.

PRÉDICATION

Carême sur la Rédemption. — VII. Les continuateurs du Rédempteur, 65. — VIII. Dans le bain du sang rédempteur, 68.

Petit Carême sur nos rapports avec le Christ. — III. Aimer Jésus-Christ, 71.

Au début du Carême. — S. François de Sales et le Carême, 74

Les fêtes de l'Eglise. — XXXVIII. Le soir du Jeudi Saint, 76. — XXXIX. Le matin du Vendredi Saint, 77. — XL. L'office du Vendredi Saint, 79.

POUR LE CARÊME

Voici la liste des *Carêmes* que nous avons publiés dans les années de la *Prédication* que l'on peut encore demander à nos bureaux :

En 1898, 21 instructions sur les trois premiers chapitres de la Genèse, et 7 instructions sur la grâce.

En 1902, 20 instructions sur le *Miserere*, 13 sermons sur les grandes vérités, et 4 pour une Retraite pascale d'hommes.

En 1903, 18 conférences de Carême, 6 instructions sur le zèle chrétien, 6 allocutions aux hommes, et 15 lectures sur la piété chrétienne.

En 1904, 19 sermons sur l'Eglise, 6 pour les fêtes des vendredis de Carême, et 4 pour une Retraite pascale d'hommes.

En 1905, 20 instructions sur les sept Psaumes de la pénitence, 26 lectures sur les fins dernières, et une neuvaine à S. Joseph.

En 1906, 6 conférences sur l'Eglise et 18 sermons sur les bases de la croyance catholique.

En 1907, 6 conférences sur la divinité de Jésus-Christ.

En 1908, 6 sermons pour les dimanches, et 22 instructions sur les péchés capitaux.

En 1909, 7 sermons pour les dimanches, 7 conférences, 14 lectures sur ce qu'il faut croire des fins dernières, et 17 instructions achevant les péchés capitaux.

En 1910, 6 sermons pour les dimanches, et 21 instructions sur la prière.

En 1911, 16 conférences sur la foi et la pratique religieuse, 6 conférences aux hommes et une Retraite pascale.

En 1912, 6 conférences sur les périls de l'heure présente, 7 aux hommes sur les devoirs religieux, et sept Chemins de croix.

En 1913, 6 sermons sur les plaies de notre époque, et 20 lectures sur le sacrement de Pénitence.

En 1920, 6 plans détaillés pour un petit carême sur le devoir et 6 autres plans (un pour chaque dimanche).

En 1921, 6 sermons et 5 conférences sur divers sujets, et une neuvaine à S. Joseph.

En 1922, 6 sermons sur le règne de Dieu, une Retraite pascale sur les Sept paroles de Jésus en croix, et sept Chemins de croix.

En 1923, 6 sermons sur la prière.

En 1924, 10 conférences sur l'exil de Dieu.

En 1925, 8 conférences sur Jésus-Christ et 6 conférences sur l'existence de Dieu.

En 1927, 6 instructions sur les Pâques : Pourquoi beaucoup de gens ne les font pas.

En 1928, 11 instructions sur la Religion et 6 sur la Miséricorde divine, 13 conférences sur les Superstitions contemporaines et 9 lectures sur la Journée du chrétien.

En 1929, 8 conférences aux hommes sur le présent et l'avenir du catholicisme, et une Retraite pascale à des femmes sur quelques scènes féminines de l'Evangile.

En 1930, un Petit Carême de 6 instructions et 14 entretiens sur le surnaturel et les miracles.

En 1931, un Petit Carême de 8 instructions sur les Béatitudes.

En 1932, un Carême de 14 instructions sur la Prière et une Retraite pascale de 5 instructions sur l'Amour de Notre Seigneur pour nous.

En 1933, un Carême de 15 instructions sur la vie chrétienne d'après les Paraboles et douze Chemins de croix.

Chaque année jusqu'à 1913 inclus coûte 8 fr. prise à nos bureaux ; depuis 1920 inclus, chaque année, 10 fr. — *Le port est en sus.* Pour une année il est de 1 fr. 50 (pour la France).

PETIT COURRIER

Q. — De quels ouvrages se servir pour faire une instruction mensuelle à des *Sœurs gardes-malades* sur leurs devoirs professionnels ?

R. — *Au chevet de la souffrance,* recensé sur la couverture du dernier n°, p. 26 ; — Vincq-Chicandard, *Manuel des hospitalières et des gardes-malades,* in-8 de 755 p., relié 24 f., Paris, J. de Gigord ; — Decorne, *Dans la chambre du malade,* in 12, 10 f., Paris, Téqui.

Q. — Il y a quelques semaines, j'ai vu l'annonce d'un livre récent sur *le temps interconceptionnel,* par un Docteur hollandais. Impossible de retrouver cette référence...

R. — Il s'agit sûrement du livre du Dr J.-N.-J. Smulders, *De la continence périodique dans le mariage,* in-8 de 222 p., 25 f., paru l'an dernier à la librairie Letouzey.

Q. — L'*Ami* pourrait-il m'indiquer un livre ou un almanach ou un annuaire qui donnerait le nom des évêques de France, avec quelques détails biographiques, et *le blason de chacun d'eux en couleurs ?*

R. — Je ne connais rien qui puisse vous donner satisfaction pour les blasons. Pour le reste, prenez l'*Annuaire Pontifical Catholique* édité tous les ans par la Bonne Presse, 5, rue Bayard, Paris 8e, et qui coûte franco pour la France 47 f. 45.

Q. — Pourriez-vous, au sujet des deux ouvrages suivants de Pierre Garin, *La théorie de l'idée d'après l'école thomiste,* et *Thèses cartésiennes et thèses thomistes,* m'indiquer 1° à quelle date ils ont paru, et 2° dans quelles revues ou journaux j'en trouverai le compte rendu ?

R. — Ad I. *La théorie de l'idée suivant l'Ecole thomiste (Etude d'après les textes),* 2 vol. grand in-8, ensemble 1260 p., 125 f., et *Thèses cartésiennes et Thèses thomistes,* 1 vol. in-8, 179 p., 20 f., ont paru en 1932 chez Desclée, de Brouwer et Cie, à Paris. Ce sont les deux thèses de doctorat ès lettres d'un professeur de l'Université, M. Garin, professeur-adjoint au lycée Michelet.

Ad II. Compte rendu dans l'*Ami* de 1933, p. 502-503, et dans le *Bulletin thomiste,* janvier 1933, p. 689-700 (Editions du Cerf, Juvisy, S.-et-O.).

Q. — Chargé de l'organisation d'une kermesse en faveur des écoles chrétiennes de la ville, et tout à fait novice en la matière, je vous prie de me signaler un tract, un opuscule à même d'assurer quelque peu le succès de notre difficile entreprise.

R. — Procurez-vous le *Petit Traité des kermesses, Manuel pratique,* par l'abbé R. Kœnig, 40 pages du format de l'*Ami,* sur 2 colonnes, franco 5 f., Editions OgéO, 80, rue de l'Université, Paris 7e.

Q. — Où pourrait-on trouver un livre paru il y a 7 ou 8 ans, je crois, dont j'ignore l'auteur mais dont le titre exact est : *Thérapeutique des péchés capitaux ?*

R. — Nous recommandons la question à nos lecteurs, car nous ne trouvons pas trace du susdit livre.

Q. — 1° Existe-t-il une étude, un opuscule ou ouvrage sur l'origine, l'ancienneté, l'histoire du salut chrétien : « Loué soit Jésus Christ » ?

2° A quelle librairie faudrait-il s'adresser pour avoir un *Manuel populaire* de la dévotion à la Sainte Famille ?

3° Existe-t-il en France la Confrérie de Notre-Dame Auxiliatrice ? Où en est le siège ?

R. — Nous ne trouvons pas de réponse à ces trois questions. Parmi nos lecteurs, quelqu'un pourrait-il nous renseigner ?

Q. — Prière de me donner les renseignements suivants :

1° Bibliographie concernant sainte Cécile. Existe-t-il au sujet de cette sainte une biographie populaire ?

2° Existe-t-il un commentaire des litanies du Sacré-Cœur duquel on puisse tirer une série de prônes pour les Premiers Vendredis du mois ?

R. — Ad I. Article de dom H. Quentin sur *Cécile (Sainte)* dans le *Dictionnaire d'Archéologie chrétienne et de Liturgie* (Paris, Letouzey), t. II, col. 2712-2738 (plus d'une colonne de bibliographie), et de dom H. Leclercq sur la crypte et la basilique de Sainte-Cécile, *ibid.,* col. 2738-2779. — L'ouvrage le plus connu est celui de dom Guéranger, *Sainte Cécile et la Société romaine aux deux premiers siècles,* 2 vol. in-12, jadis chez Retaux, aujourd'hui épuisé. — Vous avez une *Sainte Cécile* dans les « Vies de Saints » à 40 centimes des Editions Charles Paillart, à Abbeville (Somme) ; une *Sainte Cécile* aussi de E. Poirée dans la collection « L'Art et les Saints, » à 5 f. le vol., Paris, H. Laurens.

Ad II. Nous venons de commencer cela dans notre *Prédication* du 18 janvier. — Voyez chan. Marchand, *Les Litanies du S.-C., Commentaire théologique,* in-18 de 110 p., 6 f., Tours, Cattier ; — Mgr Fragnière, *Commentaire des Litanies du S.-C.,* in-12 de 344 p., environ 20 f., au Secrétariat des Œuvres du Sacré-Cœur, Paray-le-Monial (Saône-et-Loire).

Mgr TIHAMER TOTH. — *Lettres à la Jeunesse.* **Fumeras-tu ?** traduit du hongrois par l'abbé Marcel Grandclaudon. — In 12 de 56 p., franco 3 f. 30. — Mulhouse, Editions Salvator.

Est-il besoin de dire que la réponse de Mgr Tihamer Toth est nettement négative ? Fumer ne vaut rien pour la jeunesse. L'usage du tabac est nuisible à la santé : pour les tuberculeux, c'est « un péché mortel contre leur vie. » Fumer est désavantageux, du point de vue

(*Voir la suite p. 31*).

Librairie TÉQUI, 82, rue Bonaparte, PARIS (6e).

LA DESTINÉE

par le R. P. FÉLIX

6e édition 1933, in-12, 334 pages, **10** fr.; *franco* **11** fr.; étranger. . . . . **12** fr.

Comme un pilote, sûr de son chemin, l'auteur vous conduit sans secousses au but qu'il s'était proposé. I La Destinée devant la vie humaine. — II. Existence et certitude de la Destinée. — III. La Destinée est hors la terre et le temps. — IV. La vie pour nous dans le temps n'est qu'un voyage vers la Destinée. — V. Conséquences du voyage de la vie. — VI. Dieu seul est la Destinée de l'homme.

Mêmes retraites :

— **L'Eternité.** 10 fr.; franco . . . 11 fr. »»
Etranger . . . . . . 12 fr. »»

— **Le Châtiment.** In-12, 3e édit. . 10 fr. »»
franco . . . . 11 fr »»
Etranger. . . . . 12 fr. »»

— **La Prévarication.** 2e édit . . 10 fr. »»
franco . . 11 fr. »»
Etranger . . . . 12 fr. »»

— **Les Passions.** 3e édit. . . . . . 10 fr. »»
franco . . . . . 11 fr. »»
Etranger . . . . 12 fr. »»

— **Le Prodigue.** 3e édit. . . . . . 10 fr. »»
franco . . . . . 11 fr. »»
Etranger. . . . . 12 fr. »»

— **La Confession, pourquoi on se confesse, pourquoi on ne se confesse pas ?** 5e édition, in-12 . . . 10 fr. »»
franco. . . . . . . 11 fr. »»
Etranger. . . . . 12 fr. »»

— **La Royauté de Jésus-Christ** (œuvre posthume). In-12, 10 fr.; franco. . . . . 11 fr. »»
Etranger . . . . 12 fr. »»

DUPLESSY (Chanoine).

Sermons de Carême (*Prédicateur* 1904). Prix : 5 fr.; franco . . 5 fr. 50
Etranger . . . . . . 6 fr. 50

BILLOT (R. Père).

Retraite religieuse du Chemin de la Croix. 4e édition, in-12 . . 10 fr. »»
franco . . . . . . 11 fr. 50
Etranger . . . . 12 fr. »»

Lectures pour une retraite de huit jours, à quatre méditations chaque jour Quand l'auteur traite de la mortification, il nous redit combien Jésus a souffert; — de la pauvreté, combien le Christ fut pauvre sur sa croix, etc. Le tout est bien présenté et de nature à faire impression.

PERRAUD (Abbé).

Méditations sur les sept paroles de Jésus en croix, avec une introduction et un épilogue du Cardinal PERRAUD.
In-32, 8 fr.; franco . . . . 9 fr. »»
Etranger . . . . 10 fr. »»

RIMBAULT (R. Père).

Par l'Amour et la Douleur. Etudes sur la Passion. 4e édition, in-12 . . . . . 10 fr. »»
franco 11 fr.; étranger . . . . 12 fr. »»

EMMERICH (Anne-Catherine).

Visions sur la Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ et de la très Sainte Vierge Marie, traduction de l'allemand par le R P Alvare DULEY (4e mille) 3 in-12, 36 fr ; franco 39 fr.; étranger . . . 45 fr. »»

FABER (R. Père).

Le Pied de la Croix ou les douleurs de Marie. 7e mille, in-12 . 10 fr. »»
franco . . . . 11 fr. »»
Etranger. . . . . 12 fr »»

Le catalogue de la Librairie TÉQUI sera envoyé franco sur demande.

CURE DE 15 JOURS ABSOLUMENT GRATUITE

A TOUS LES LECTEURS DE *L'AMI DU CLERGÉ*

des célèbres DRAGÉES de TISANES de la VIEILLE CURE

MARQUE DE FABRIQUE

Pour vous faire apprécier leur merveilleuse efficacité, nos Laboratoires, concessionnaires de ces dragées de tisanes, dont la nomenclature suit, enverront **gratuitement** et **franco** de tous frais, aux lecteurs de cette Revue qui en feront la demande, **un traitement pour 15 jours,** de la sorte de dragées de tisanes qui sera désignée.

Ensuite, pour toute commande, il sera toujours accordé **une remise de 30 0/0** sur notre tarif (le demander).

10 SORTES DE DRAGÉES DE TISANES

Rien que des plantes -:- Résultats prodigieux et rapides, inespérés, sans régime ni diète

1. Bronches, Poumons. — 2. Albumine, Cœur, Artères. — 3. Diabète (tous genres).
4. Maladies nerveuses. — 5. Anémie, Pâles couleurs. — 6. Retour d'âge, Varices.
7. Rhumatismes, Peau. — 8. Reins, Vessie, Prostate. — 9. Estomac, Entérite.
10. Constipation, Foie.

ECRIRE, en désignant le nº de la sorte désirée, aux

LABORATOIRES DE LA VIEILLE CURE

Chemin de Rimiez (boîte post. 166), NICE (Alpes-Maritimes).

"LES BONNES LECTURES"

publient

LE CURÉ D'ARS

par Henri GHÉON

Le sûr talent d'Henri Ghéon excelle dans ces récits pleins de relief et de vie. On lira la merveilleuse histoire, si belle et si pure qu'elle évoque le ciel plus encore que la terre. — Chef-d'œuvre élevé à la gloire du clergé français.

Couverture et superbes hors-texte en héliogravure.

3 fr. 95 le volume

FLAMMARION

Les Produits de l'Abbaye des Dombes :
cierges et bougies liturgiques
cierges et bougies stéariques — encens
charbon d'encensoir — cire à parquet,
etc...

Ciergerie de N.-D. de la Trappe des Dombes

Société à responsabilité limitée au Capital de 100.000 francs. — R. C. LYON B. 6773.
Abbaye des Dombes, par MARLIEUX (Ain). — C. P. LYON 321-90
TARIFS gratuitement sur demande

VITRAUX D'ART

Charles CHAMPIGNEULLE
96, rue N.-D.-des-Champs, PARIS (VIᵉ).
Voir *Ami du Clergé*, nº du 7 décemb., page 352.

VITRAUX **L. BALMET** 25, Cours Berriat, GRENOBLE. Vitraux en tous genres et tous style. Restauration (voir le nº du 17 août de l'*Ami*).

Matériel pour les INSTALLATIONS DE LUMIÈRE ÉLECTRIQUE
Matériel de T. S. F. (Postes et Amplis)
Renseignements gratuits
Appareillage Electrique LEWIS,
181, rue Lafayette, PARIS (Xᵉ).

ŒUVRE OUVRIÈRE de l'abbé TRONCHET, R. C. Nogent 1.016, fondée en 1887. Harmoniums garantis, prix réduits. Orgues à tuyaux. Pianos. Tous mobiliers d'églises, bancs, chaises, etc. 25 ouvriers avec machines-outils. Abbé Tronchet, curé de Margon, Nogent-le-Rotrou (E.-et-L.).

Ami du Clergé du 1er février 1934

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Carême sur la Rédemption. — VII. Les continuateurs du Rédempteur, 65. — VIII. Dans le bain du sang rédempteur, 68
Petit Carême sur nos rapports avec le Christ. — III. Aimer Jésus-Christ, 71.
Au début du Carême. — S. François de Sales et le Carême, 74.
Les fêtes de l'Eglise. — XXXVIII. Le soir du Jeudi Saint, 76 — XXXIX. Le matin du Vendredi Saint, 77. — XL. L'office du Vendredi Saint, 79

CARÊME SUR LA RÉDEMPTION

VII

LES CONTINUATEURS DU RÉDEMPTEUR

Mes frères,

Les souffrances et la mort du Rédempteur ont payé comptant l'affranchissement de l'humanité tout entière. Mais les hommes n'en touchent le bénéfice qu'au fur et à mesure de leur apparition sur la terre et qu'à la condition de communier au mystère de leur Rédemption par la mort au péché dans le baptême et la mort à leurs passions dans la pénitence. Un mot bien connu, de S. Augustin, résume cette conduite de la Providence : « Dieu, qui nous a créés sans nous, ne nous sauvera pas sans nous. »

Mais alors il semble que Notre-Seigneur a dû instituer un organisme capable d'assurer au monde à travers les âges le bénéfice de sa Rédemption qui ne se réalise que successivement pour chacun : un corps de successeurs et de représentants avec mission d'enseigner, de gouverner, de sanctifier.

Nous avons raison de penser de la sorte. Notre-Seigneur a bien établi ces moyens indispensables au bon fonctionnement de son œuvre. Et ces moyens, ce sont le sacerdoce et la papauté, ce que nous appelons d'un mot l'Eglise enseignante.

Ces deux institutions divines : le sacerdoce et la primauté du pape, se rattachent donc étroitement au mystère de la Rédemption que nous méditons depuis le début du Carême, comme il convient en son XIXe centenaire. Mais elles lui appartiennent aussi par la date de leur fondation. Elles font partie de ces événements mémorables groupés autour de la passion de Notre-Seigneur et qui font que nous célébrons cette année, selon les mots de Pie XI, « plutôt qu'une œuvre, un ensemble d'œuvres divines. »

C'est en 33 de l'ère chrétienne, le Jeudi Saint, que Notre-Seigneur a institué le sacerdoce et en 33 de l'ère chrétienne, au cours des apparitions d'après sa résurrection, qu'il confirma la véritable primauté de Pierre et de ses successeurs sur leurs frères dans le sacerdoce.

L'histoire de l'institution du sacerdoce et l'histoire de l'institution de la papauté entrent donc à un double titre dans la série de ces instructions sur le mystère du Christ Rédempteur. Puissent-elles accroître notre gratitude envers notre Sauveur qui a si royalement couronné son œuvre par la création de l'Eglise et puissent-elles aussi développer notre amour pour celle que nous appelons notre Sainte Mère l'Eglise, en la personne de ses prêtres et de son chef suprême le pape.

•

I. — *Histoire de l'institution du sacerdoce*

La première ordination sacerdotale du Jeudi Saint avait été préparée de longue main par Notre-Seigneur.

Dès les débuts de ses prédications, un groupe de disciples chaque jour plus nombreux s'était formé spontanément autour de ce nouveau docteur. Ainsi avait-on vu autrefois apparaître sur les pas des grands prophètes d'Israël, sur les pas d'un Samuel, d'un Elisée, des écoles de « fils de prophètes. »

S. Jean-Baptiste, dont la voix venait de retentir sur les bords du Jourdain, comptait lui aussi de nombreux disciples à qui il enseignait la prière (Luc, XI, 1) et qui suivaient rigoureusement ses préceptes de pénitence.

Aujourd'hui encore, qu'un homme se lève, qui ajoute à l'élévation de sa pensée un prestige merveilleux de parole ou de plume, et toute une génération se met à sa remorque.

Il était naturel qu'il en fût ainsi pour celui qui parlait comme n'avait jamais parlé docteur en Israël. Des disciples vinrent à Jésus, quelques-uns par sympathie, d'autres sur une invitation spéciale du Maître. Pourtant jusqu'ici rien qui sortît du train ordinaire des choses ni les désignât pour une mission spéciale : les philosophes, les penseurs, les sages se sont toujours suscité des disciples.

Mais un jour il se fit quelque chose de vraiment nouveau.

Un soir, à son habitude, Jésus s'était retiré sur la montagne. Il avait passé toute la nuit en prière. Le lendemain matin, il rassemble ses disciples. Quand ils sont là, autour de lui, son regard semble en distinguer quelques-uns dans le nombre. En effet, il en choisit douze, ceux qu'il voulut, remarque l'évangéliste S. Marc, afin que nous comprenions bien qu'il s'agit d'une véritable vocation, *quos voluit ipse*. (Mc., III, 13). A ces douze il donne un nom spécial. Il les appelle apôtres, c'est-à-dire envoyés, ambassadeurs, missionnaires, *quos et apostolos nominavit*. (Luc, VI, 13).

Ce nom correspond à la mission qu'il leur destine, qu'il précisera plus tard dans les détails, qu'il relie déjà à son œuvre rédemptrice, puisqu'il leur donne le pouvoir de chasser les démons : *Dedit illis potestatem spirituum immundorum, ut ejicerent eos*. (Matth., X, 1,.

Pour se former, ils vont commencer leur noviciat sous sa direction : ils seront avec lui, pour s'instruire de ses enseignements, pour s'édifier à ses exemples, pour être investis un jour de son autorité : *Et fecit ut essent duodecim cum illo.* (Mc., III, 14).

On a donné justement à cette scène de l'Evangile le titre de vocation des apôtres. Ce jour-là, en effet, Notre-Seigneur jetait les bases de cette société qui s'appelle l'Eglise. Et ce fut la vocation de ses premiers prêtres.

Maintenant, jusqu'à leur ordination du Jeudi Saint, ils vont par étapes successives travailler à l'école du Maître, à leur formation sacerdotale, comme aujourd'hui nos petits et nos grands séminaristes, s'initier à leur ministère futur, recevoir, comme par échelons, leurs différents pouvoirs.

C'est ainsi que nous voyons Notre-Seigneur se faire en quelque sorte leur répétiteur et leur donner des leçons particulières : « A vous et non aux autres il a été donné de connaître les mystères du royaume de Dieu, puisque vous devez un jour en parler au monde ; comprenez donc ma parole. » (Matth., XIII, 11 ; Mc., IV, 11 ; Luc., VIII, 10). C'est ainsi encore qu'il les investit de son pouvoir, par exemple du pouvoir de remettre les péchés : « En vérité je vous le dis, tout ce que vous lierez sur la terre sera lié au ciel et tout ce que vous délierez sur la terre sera délié dans le ciel. » (Matth., XVIII, 18).

Après la vocation, après la préparation, maintenant l'ordination sacerdotale.

C'est le soir solennel du Jeudi Saint. Notre-Seigneur et ses apôtres ont célébré la Pâque juive par le repas traditionnel de l'agneau. Ils n'ont plus maintenant qu'à se lever de table.

Chose étrange, Notre-Seigneur prend de nouveau du pain. S'oublierait-il ou n'a-t-il pas dîné à sa faim ? Les apôtres doivent se regarder étonnés.

Mais voici qu'il bénit Dieu son Père, qu'il brise ce pain en morceaux, qu'il le donne à ses disciples, sur ces paroles : « Prenez et mangez, ceci est mon corps qui est livré pour vous. » Il prend maintenant la coupe, rend grâces encore à son Père et la présente à ses apôtres en disant : « Prenez-en tous, car ceci est mon sang, le sang de l'alliance nouvelle, versé pour beaucoup en rémission des péchés. »

Depuis dix-neuf siècles, avec les apôtres, notre foi adore dans ce mystère la première transsubstantiation du pain et du vin au corps et au sang de Notre-Seigneur et la première manducation eucharistique, la première messe et la première communion de la terre.

La première. Car écoutez. Jésus parle encore et il ajoute : « Faites ceci en mémoire de moi. » Je vous donne le pouvoir et je vous ordonne de renouveler mon geste et de reprendre mes paroles. Et chaque fois le même mystère se reproduira : le mémorial de ma passion pour la vie du monde.

Ces premiers communiants sont maintenant les premiers prêtres. Notre-Seigneur vient de les investir de sa toute-puissance. Ils parleront comme d'autres Christs : « C'est mon corps, c'est mon sang. »

Nous appelons les prêtres : les ministres de Jésus-Christ ; ils sont plus que cela : d'autres Christs. « Vous êtes, ô prêtres, s'écrie S. Eudes, la partie la plus noble du corps mystique du Fils de Dieu. Vous êtes les yeux, la bouche, la langue et le cœur de l'Eglise de Jésus ; ou pour mieux dire, vous êtes les yeux, la bouche, la langue et le cœur même de Jésus. Vous êtes ses yeux : car c'est par vous que ce bon Pasteur veille continuellement sur son troupeau... Vous êtes sa bouche et sa langue : car c'est par vous qu'il parle aux hommes et qu'il continue à leur annoncer la même parole et le même évangile qu'il leur a prêché par lui-même lorsqu'il était sur la terre. Vous êtes son cœur : car c'est par vous qu'il donne la vraie vie de grâce en la terre et la vie de gloire au ciel, à tous les véritables membres de son corps [1]. »

Tous les chrétiens de foi profonde, éclairée et agissante, pensent ainsi.

Le plus humble prêtre est au-dessus de tous les hommes. « Depuis qu'il a reçu l'onction sainte, disait notre grand écrivain et philosophe de Bonald en parlant de son fils, il est plus grand que moi. »

Le plus humble prêtre est au-dessus des anges : « Si je rencontrais à la fois un ange et un prêtre, déclarait S. François d'Assise dont l'humilité recula toujours devant le sacerdoce, je saluerais d'abord le prêtre à cause des pouvoirs dont Dieu l'a investi. »

Le plus humble prêtre est au-dessus des hommes et des anges, parce qu'il est un autre Christ. « Quand le prêtre parle, répondait Donoso Cortès, qu'on s'étonnait de voir, lui l'incomparable orateur, entendre presque seul la parole de Dieu dans une petite église de village, quand le prêtre parle, je vois Dieu derrière lui. »

Oui, encore une fois, un autre Christ. Il ne dit pas : « C'est le corps de Jésus, c'est le sang de Jésus » ; mais : « C'est mon corps, c'est mon sang. » Il parle, il agit en autre Christ.

II. — *Histoire de l'institution de la papauté*

Parmi ces douze qu'il vient d'élever à l'éminente dignité sacerdotale, il en est un que Notre-Seigneur a toujours placé au-dessus des autres et que nous voyons souvent dans l'Evangile agir et parler en leur nom : c'est Pierre. Il n'a pas seulement reçu le sacerdoce, mais encore la primauté du pouvoir. En lui le Rédempteur achève la constitution hiérarchique de son Eglise, pour la continuation de son œuvre.

Pour composer l'histoire complète de l'institution de la primauté de Pierre ou de la papauté, il faudrait rassembler toute la série des incidents, des épisodes et des scènes évangéliques qui détachent S. Pierre en un relief plus puissant sur tout le groupe apostolique.

[1] *Le mémorial de la vie ecclésiastique. Œuvres*, t. III, p. 14-15.

La première se déroule avant la passion de Notre-Seigneur, à Césarée de Philippe, sur les confins des terres juives et païennes, comme si Notre-Seigneur avait voulu adapter le décor à l'universalité de cette Eglise dont il allait poser officiellement les assises (Matth., XVI, 13-20; Mc., VIII, 27-30; Luc, 18-21).

Comme celle de la vocation des douze, cette scène débute par la prière. Notre-Seigneur marche à quelque distance devant ses apôtres et s'entretient avec son Père. Il lui parle de Pierre, comme pendant la nuit de prière sur la montagne il lui avait parlé de tous.

Les disciples rejoignent leur Maître. Et Jésus les interroge : « Qu'est-ce que les hommes disent de moi ? » Serait-il préoccupé du qu'en-dira-t-on de l'opinion ?

Non. Il ménage une superbe profession de foi. Car lorsque les apôtres se sont faits l'écho des multiples appréciations populaires, Jésus leur demande maintenant leur avis personnel : « Mais vous, qui dites-vous que je suis ? »

Notre-Seigneur les a interrogés tous à la fois. Il n'a pas interpellé Pierre en particulier. Mais par le fait de cette supériorité constante de S. Pierre soulignée tout à l'heure, c'est lui qui se fait l'interprète de la pensée commune des apôtres, qu'ils ont souvent échangée entre eux dans leurs conversations : « Vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant. »

L'acte de foi est admirable d'assurance et de netteté. Pierre ne dit pas : « Pour nous, nous pensons, nous croyons, nous estimons que vous êtes le Fils de Dieu, » il affirme. Et il affirme clairement la mission et la divinité de son Maître : « Vous êtes le Fils de Dieu attendu comme Messie. »

Notre-Seigneur admire le pur métal de cette foi : « Heureux es-tu, Simon, fils de Jean, car ce n'est ni la chair ni le sang qui t'ont révélé ces choses, mais mon Père qui est dans les cieux. » A son tour il va révéler à ce Simon ce qu'il est : « Et moi je te dis : tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle. Et je te donnerai les clefs du royaume des cieux. Tout ce que tu lieras sur la terre sera lié dans les cieux et tout ce que tu délieras sur la terre sera délié dans les cieux. »

Il y a dans cette déclaration de Notre-Seigneur la promesse de toute la primauté dévolue à S. Pierre : un changement de nom qui marque une vocation, une mission, une institution nouvelle : Simon, fils de Jean, désormais s'appellera Pierre ; un rôle en rapport avec ce nom nouveau et qui passera à ses successeurs : il sera le fondement inébranlable de l'Eglise : « Sur cette pierre je bâtirai mon Eglise et les puissances du mal ne prévaudront pas contre elle ; » un emblème de son pouvoir : « Je te donnerai les clefs du royaume des cieux. »

Dans la deuxième scène, la promesse devient réalité. Cette scène se passe après la Passion et la Résurrection de Notre-Seigneur. Elle se déroule sous le signe de l'amour, comme la première sous le signe de la foi.

C'était sur les bords du lac de Tibériade. Pour la troisième fois le Christ venait d'apparaître à ses apôtres réunis. Même il avait dîné avec eux. Après le repas, devant les autres apôtres, Notre-Seigneur cette fois s'adresse directement à Pierre. Il ne l'interroge plus sur sa foi, mais sur son amour. Et délicatement, sans aucune allusion au passé, mais sans doute pour réparation de son triple reniement, il lui demande trois actes successifs de charité.

— Simon, fils de Jean, m'aimes-tu plus que ceux-ci ?

— Oui, Seigneur, vous savez que je vous aime.

— Pais mes agneaux.

Une deuxième fois Jésus l'interroge ; mais sans établir de comparaison entre son amour et celui de ses frères.

— Simon, fils de Jean, m'aimes-tu ?

— Seigneur, vous savez que je vous aime.

— Pais mes agneaux.

Une troisième fois, Notre-Seigneur lui pose encore la même question :

— Simon, fils de Jean, m'aimes-tu ?

Pierre saisit sans doute le rapport de cette triple demande avec son triple reniement. S. Jean nous dit qu'il s'attrista. En tout cas, pour assurer le Maître de son amour, il s'en rapporte à la connaissance profonde que Jésus avait de son cœur, comme de tous les cœurs.

— Seigneur, vous connaissez toutes choses, vous savez que je vous aime.

— Pais mes brebis, ajouta encore Notre-Seigneur.

« Pais mes agneaux, pais mes brebis. » Nous connaissons le troupeau dont Jésus est le bon Pasteur : tous les hommes. Il compte les agneaux, les petits, les fidèles ; c'est pour eux que Jésus a dit à Pierre : « Pais mes agneaux ; » il compte les brebis, les agneaux grandis qui peuvent se diriger et qui prennent même la tête de la colonne, les pasteurs des fidèles ; c'est pour eux que Jésus ajoute à Pierre : « Pais mes brebis. »

Ainsi, le troupeau tout entier de Jésus-Christ, agneaux et brebis, fidèles et pasteurs, est confié en charge à S. Pierre. Il reçoit mission de le paître et de le guider, en qualité de pasteur suprême. C'est bien la consécration et la confirmation de la primauté de Pierre, avec tout ce qu'elle comporte d'universelle autorité et d'infaillibilité dans la foi.

Nous aurions pu croire peut-être que la pierre sur laquelle Notre-Seigneur avait établi son Eglise avait été ébranlée par le scandale de la Passion. A cause du triple reniement avant le chant du coq, cette pierre n'allait-elle pas être rejetée ? Notre-Seigneur affirme ici par trois fois qu'il n'en est rien et il consomme aujourd'hui officiellement la hiérarchie de son Eglise par la suprématie du pape, établi son vicaire sur les autres pasteurs et sur tout le troupeau.

« Dis-moi un peu, mon enfant, qu'est-ce que le pape ? » interrogeait un jour, dans la campagne de Rome, Mgr de Ségur. Et le petit pâtre de quatorze ans de se découvrir et, avec un religieux respect, de répondre : « Le pape, c'est Jésus-Christ sur la terre. »

* *

Le prêtre est un autre Christ ; le pape, c'est Jésus-Christ sur la terre.

C'est à la lumière de cette foi qu'il faut regarder le sacerdoce et la papauté.

Sans doute Notre-Seigneur nous donnerait mieux que le sacerdoce et la papauté, non plus d'autres lui-même, mais lui-même dans l'Eucharistie.

Pourtant il connaissait nos exigences d'hommes, il savait que nous aurions besoin de l'atteindre autrement que dans ces apparences inertes, qu'il nous serait nécessaire de le retrouver autrement que sous les espèces eucharistiques à travers des êtres en chair et en os comme nous.

Il fallait qu'il continuât de se manifester à nous, ainsi qu'à ses compatriotes et à ses contemporains, sous des traits humains, que nous puissions entendre de nos oreilles ses paroles de vie et de consolation, que nos yeux vissent se lever sur nous la main qui bénit et qui absout. Autrement, malgré sa présence réelle, à cause de nos habitudes de communiquer avec des êtres sensibles comme nous, il serait resté un Dieu trop caché, trop lointain, trop peu communicatif.

Comment ne pas reconnaître la bonté et la condescendance du Sauveur jusque dans ce merveilleux humanisme de son œuvre de Rédemption ?

Le peuple chrétien y est profondément sensible sans en avoir toujours une claire conscience ou sans qu'il sache l'exprimer.

Je suis sûr que quelque chose surtout a fait battre plus fort le cœur des pèlerins que l'Année sainte a amenés à Rome en ce grand centenaire. Ce n'est pas sans émotion qu'ils ont vénéré les reliques de la Passion, surtout en la basilique Ste-Croix de Jérusalem, qu'ils se sont agenouillés devant la colonne de la flagellation à Ste-Praxède, qu'ils ont gravi à genoux la *Scala santa,* les vingt-huit marches de marbre blanc qui conduisirent Jésus au prétoire de Pilate. Pourtant là où leur émotion a été à son comble, c'est quand ils se sont dirigés vers le Vatican, qu'ils ont franchi la porte de bronze, que le Souverain Pontife est passé devant chacun d'eux dans la salle des audiences. Il leur restera de ce jour-là le souvenir d'une sorte de rencontre avec le Christ. Leur foi ne sera pas trompée. Dans le pape, pasteur suprême et prêtre parfait, ils ont aperçu Jésus toujours présent parmi nous en la personne de son représentant. Ainsi soit-il.

VIII

DANS LE BAIN DU SANG RÉDEMPTEUR

Mes frères,

Lisez-vous quelquefois des revues missionnaires, comme *les Annales de la Propagation de la Foi* ou *les Annales de l'Œuvre de la Sainte-Enfance ?* Les lettres et les récits qu'écrivent des terres lointaines qu'ils évangélisent les héroïques missionnaires contiennent souvent des expériences toutes neuves pour notre vieille civilisation chrétienne. Je me souviens d'y avoir cueilli cette réflexion d'un catéchumène à qui le Père expliquait la nécessité du sacrement de pénitence pour remettre les péchés commis après le baptême et après la communion : « Oh ! Père, mais comment peut-on faire encore des péchés quand on est redevenu pur comme un enfant et qu'on a reçu le bon Dieu dans son cœur ? »

En effet, dans les plans de Dieu, notre mort au péché par le baptême est réelle et définitive. La vie divine, à laquelle nous sommes nés ce jour-là, est de sa nature immortelle. « Si notre reconnaissance envers Dieu qui nous a rendus ses enfants par le baptême était à la hauteur de ce don ineffable, écrit le concile de Trente, nous garderions intacte et immaculée la grâce reçue dans ce premier sacrement. » (Sess. XIV, c. 1).

Pourtant, ils sont l'exception, ceux qui peuvent se rendre, comme quelques grands saints, le témoignage de n'avoir jamais perdu la grâce de leur baptême ; le fait le plus général, c'est celui du péché.

Il est vrai que notre monde moderne déchristianisé est en train de perdre la notion du péché.

Sous le titre : *Propos pour le temps de Carême,* un éminent écrivain publiait l'an dernier dans un journal parisien d'information [1] ces lignes que l'on pourrait croire extraites de la *Croix,* voire de quelque sermon à la Bourdaloue : « La plupart des hommes feignent de ne pas savoir qu'ils sont pécheurs... Ils disent *qu'ils n'ont pas le sens* du péché et se rendent le témoignage de n'avoir fait de tort à personne, de n'avoir ni tué ni volé leur prochain. »

Et le grand moraliste répliquait :

« Comme si les meurtres éclataient toujours aux regards ! Quelle jeunesse n'a été meurtrière ? Quel homme ne garde, au fond de soi, le reproche muet d'une bouche à jamais scellée ? Qui n'a été réveillé, la nuit, par un sanglot déjà entendu, il y a bien des années ? Qui n'a revu en esprit, sur une figure flétrie, les larmes qu'il a fait couler autrefois et qu'il ne pourra plus essuyer en ce monde ? Vous vous croyez innocent... Osez donc faire l'appel des êtres qui ont traversé profondément votre vie, évoquez les morts et les vivants ; cherchez votre trace dans chacune de ces destinées. N'avez-vous volé le bonheur de personne ? la foi, l'espérance, la pureté de personne ? Au vrai, nul n'a

[1] *Echo de Paris,* 12 mars 1933.

la force de se livrer seul à ce jeu terrible. Nul ne peut se regarder en face, qu'à genoux, par terre, et sous le regard de Dieu.

« Un homme n'aurait il tué ni volé, même au sens que je l'entends ici ; aurait il accompli des œuvres de miséricorde ; nous défions ce Samaritain de nous attester en face qu'il est quitte de tout le reste. Le domaine privé des désirs et des songes, ce secret royaume de la délectation, vous avez beau dire que là, du moins, vous ne faites de mal à aucun être, vous savez bien que vous n'avez pas le droit de vous y assouvir. Vous avez beau prétendre que vous ne devez de compte à personne de vos pensées, une exigence demeure sur elles malgré vous. En vain un homme dénie toute importance à la pureté du cœur : il n'atteint jamais à vaincre tout à fait la honte de ne posséder plus un cœur pur. Ce lui serait moins pénible d'avouer en public certains actes coupables que de découvrir à son meilleur ami ce qu'il imagine et ce qu'il invente d'affreux dans les replis de ce cœur où il se croit seul, mais où Dieu le voit. »

Vu ces conditions du péché, Notre Seigneur aurait-il enfermé toute la vertu de son sang rédempteur dans le sacrement du baptême et n'y aurait-il plus d'espoir d'une nouvelle grâce et d'un nouvel affranchissement pour le commun des hommes qui retournent ainsi à la servitude du péché ?

Nous ne pouvons croire que Notre-Seigneur ait exposé sa Rédemption à ce lamentable échec.

En fait, trois choses apparaissent clairement dans l'Evangile : 1° Notre-Seigneur s'est reconnu le pouvoir de pardonner les péchés ; — 2° il a délégué ce pouvoir à ses continuateurs ; — 3° il a institué du même coup l'aveu de ses fautes par le pécheur ou la confession.

I. — *Le pouvoir de pardonner*

Ce grand guérisseur des corps qui enchaîne les foules à sa suite est un guérisseur d'âmes.

Il n'a pas dit seulement à l'aveugle : « Voyez, votre foi vous a sauvé » (Luc, XVIII, 42), et au lépreux : « Je le veux, soyez purifié de vos plaies » (Matth., VIII, 3) et au mort de Naïm : « Jeune homme, je vous l'ordonne, levez-vous. » (Luc, VII, 1). Il a déclaré aussi aux pécheurs et aux pécheresses : « Vos péchés vous sont remis ; allez et ne péchez plus. »

Quelquefois les spectateurs en sont dans l'admiration : tels les convives de Simon le Pharisien, quand Jésus pardonne à Marie-Madeleine : « Quel est-il donc, cet homme qui remet les péchés euxmêmes ? » (Luc, VII, 49).

Quelquefois, malveillants ou hostiles, ils lui demandent des comptes, comme les scribes et les pharisiens témoins de la guérison du paralytique de Capharnaüm. (Matth., IX, 1-8 ; Marc, II, 1-12 ; Luc, V, 17-26).

Ce jour-là, la foule avait envahi le vestibule et les abords de la maison de Capharnaüm où il était descendu.

Quatre hommes, portant un paralytique, s'efforcent en vain de se frayer un passage jusqu'à Notre-Seigneur. De guerre lasse, ils montent sur le toit en plate-forme, y pratiquent une ouverture en déplaçant les dalles, et descendent leur fardeau vivant aux pieds de Jésus. Devant la foi magnifique du malade et de ses amis, dont témoigne leur manœuvre insolite et audacieuse, Notre-Seigneur déclare : « Ayez confiance, mon enfant, vos péchés vous sont remis. »

Sans oser les articuler tout haut, pharisiens et scribes laissèrent gronder dans leurs cœurs des murmures indignés : « Que dit cet homme ? Mais c'est un blasphème ! Qui peut pardonner les péchés, si ce n'est Dieu seul ? »

Jésus, qui sait leurs pensées secrètes, en prend occasion non seulement pour affirmer son pouvoir de pardonner, mais encore pour convaincre ses ennemis jusqu'à l'évidence, de la réalité de ce pouvoir et de la légitimité de son absolution : « Pourquoi, leur dit-il, agiter dans vos cœurs ces pensées perverses ? Voyons, lequel des deux est le plus facile, de dire à un paralytique : Vos péchés vous sont remis, ou de lui dire : Levez-vous, prenez votre civière et marchez ? » Et, sans attendre la réponse qui s'impose à tout esprit loyal, il ajoute : « Afin que vous appreniez que le Fils de l'homme a sur la terre le pouvoir de remettre les péchés, je vous l'ordonne, commande-t-il tourné maintenant vers le paralytique, levez-vous, prenez votre grabat et retournez chez vous. »

La démonstration avait été conduite de main de maître.

Oui, pardonner les péchés est un droit exclusif de Dieu : seul il peut donner quittance de la dette envers lui que constitue le péché. Mais guérir instantanément, sur un mot, un malade perclus de tous ses membres relève aussi de la seule puissance divine. Et donc qui peut l'un peut l'autre.

Ainsi, m. f., non seulement le Verbe de Dieu, mais aussi le Verbe de Dieu fait homme, celui qui se nomme ici le Fils de l'homme, celui que nous appelons Notre-Seigneur, possède le pouvoir de remettre les péchés. C'est chez lui un droit de naissance, une prérogative de son rang, une fonction dans le cadre de ses attributions. Le nier serait nier du même coup sa divinité, dont il nous a donné par ses miracles, comme en cette circonstance, le témoignage et la garantie manifestes et authentiques.

Or ce pouvoir personnel indéniable, Notre-Seigneur l'a délégué à cette papauté et à ce sacerdoce en qui nous avons reconnu la continuation de son œuvre rédemptrice.

II. — *La délégation du pouvoir de pardonner*

Il est même remarquable, m. f., que ce soit le premier pouvoir qu'il ait conféré aux prêtres après celui de célébrer la messe, qu'il ait donné à cette délégation une solennité extraordinaire de cir-

constances et de rites, qu'il l'ait annoncée de loin et à plusieurs reprises pour y préparer les esprits.

Quel mystère de puissance, en effet, qu'un homme puisse dire à son frère : « *Ego te absolvo a peccatis tuis*. Moi, je t'absous de tes péchés ! »

« La parole que le Créateur prononça quand il fit jaillir la lumière de l'obscurité du chaos, n'eut pas un effet plus prompt, plus rapide que celles dites par le prêtre, quand il nous donne l'absolution. Oui, dès que la sentence miséricordieuse a proclamé le pardon, nous avons cru sentir tomber sur nous une goutte du sang de Jésus-Christ pour nous racheter de nouveau. Oui, aussi vite que l'éclair déchire la nue, aussi vite notre robe baptismale, souillée par nos péchés, a repris toute sa blancheur première [1]. »

Notre-Seigneur prépara donc les esprits à l'institution du sacrement de pénitence, comme il voulut les préparer par le miracle des noces de Cana et celui de la multiplication des pains et le grand discours sur le pain de vie, à l'institution du sacrement de l'Eucharistie.

En refaisant l'histoire du sacerdoce et de la papauté, nous l'avons entendu promettre à ses continuateurs le pouvoir des clefs. Il avait annoncé à Pierre : « Je te donnerai les clefs du royaume des cieux ; » et il avait dit encore, à Pierre d'abord et ensuite à ses apôtres : « Tout ce que vous lierez sur la terre sera lié dans le ciel et tout ce que vous délierez sur la terre sera délié dans le ciel. » (Matth., XVI, 19 ; XVIII, 18). Sous la figure, puisque ce n'était encore qu'une annonce lointaine destinée à mettre l'attention en éveil sur une institution à venir, le sens était clair : remettre les clefs à quelqu'un, c'est le reconnaître maître de la maison avec pouvoir d'y introduire qui bon lui semble.

La veille de la Passion, Notre-Seigneur avait tenu sa promesse de l'Eucharistie ; dès le lendemain de sa résurrection, il allait réaliser celle de la pénitence.

C'est la première fois qu'il apparaît à ses apôtres réunis. Cela se passe au Cénacle, où les siens, par peur, se sont enfermés et verrouillés, le soir, alors qu'on redoute que les bruits de résurrection ne provoquent un retour offensif des Juifs contre les disciples du Ressuscité. Soudain, toutes portes closes, Notre-Seigneur est là au milieu d'eux : « La paix soit avec vous ; c'est moi ; ne vous troublez pas. »

Mais on est encore au début du miracle et on ne peut en croire ses yeux. Est-ce qu'on ne rêve pas ? Et pour ce qui va faire l'objet de sa visite, il faut que ses apôtres et tous ceux qu'elle intéresse, tous les hommes, aient la certitude que c'est bien lui : « Voyez mes mains, mes pieds et mon côté. C'est bien moi ! Touchez-moi et voyez : un esprit n'a ni chair ni os et vous pouvez les constater en moi. »

Ce n'est pas assez pour les convaincre et pour nous convaincre « Avez-vous ici quelque chose à manger ? » leur demande-t-il. Et pour que nous ne doutions pas de la réalité de l'apparition, il mange devant eux un peu de poisson grillé et de rayons de miel, qui restent du repas du soir.

Et maintenant que nous savons que c'est lui, bien lui, avec un véritable cérémonial, voici qu'il va leur faire le don annoncé et pour lequel il est venu.

« La paix soit avec vous ! » répète-t-il.

Et il procède alors à l'investiture de leur mission et de leur pouvoir.

Il les avait appelés ses apôtres, c'est-à-dire ses envoyés. Il leur donne la mission qui répond à leur nom nouveau. Il leur ouvre le monde : « Comme le Père m'a envoyé, moi aussi je vous envoie. »

L'ordre s'accompagne de la remise des pouvoirs. Il faut qu'elle se fasse dans un signe sensible, puisqu'il s'adresse à des hommes. Il souffle sur eux et aussitôt après il explique et réalise la signification de ce rite : « Recevez le Saint-Esprit. Les péchés seront remis à qui vous les remettrez ; ils seront retenus à qui vous les retiendrez. »

Plus d'image, ni de figure, ni de parabole. Le pouvoir des clefs, c'est le pouvoir de remettre ou de ne pas remettre les péchés. Comme leur Maître envoyé par le Père, les apôtres envoyés par le Fils ont mission de lier ou de délier, d'affranchir de l'esclavage du péché les âmes de bonne volonté, d'être les continuateurs du Rédempteur dans le monde et dans le temps.

III. — *L'institution de la confession*

Devrait-il être besoin de souligner que les paroles de l'institution du sacrement de pénitence impliquent la confession, c'est-à-dire l'aveu de ses fautes par le pécheur au prêtre approuvé par l'Eglise ?

C'est raisonner comme un enfant de nier que Notre-Seigneur ait établi lui-même la confession et d'affirmer qu'elle est une invention de l'Eglise, suivant l'objection longtemps à la mode, sous prétexte qu'il n'a pas prononcé le mot. Autant rejeter également la communion, dont l'expression ne se rencontre pas non plus sur les lèvres de Notre-Seigneur. Mais à défaut du mot, il faut reconnaître qu'il y a la chose, ou bien rien du tout, pas même de sacrement de pénitence, et que les paroles de Notre-Seigneur sont vides de sens.

Notre-Seigneur donne à ses apôtres expressément — puisque ce sont les termes mêmes et de la promesse et de l'institution du sacrement de pénitence — le pouvoir de lier ou de délier, de retenir ou de remettre, de condamner ou d'absoudre. Il les laisse juges de la sentence à porter. Et naturellement nous appelons ce sacrement le *tribunal* de la pénitence.

Mais un juge ne condamne et n'acquitte qu'après instruction de la cause : interrogatoire de l'accusé, audition des témoins, plaidoirie des avocats. Agir autrement ne serait plus justice, mais iniquité. Ce sont là choses élémentaires.

Pareillement, le prêtre, juge des consciences, ne

[1] Comte Walsh, *Tableau poétique des sacrements, Pénitence*.

peut user de son pouvoir qu'après informé. Pour lier ou délier, c'est-à-dire pour accorder ou retenir le pardon, il faut bien qu'il connaisse la cause. Et qui peut lui en fournir les éléments, sinon le pécheur lui-même, puisqu'il est le seul le plus souvent à les savoir ?

Sous peine de rendre illusoire un pouvoir si solennellement donné par Notre-Seigneur à ses apôtres, il faut bien conclure que le Maître envisageait toutes les conditions absolument nécessaires à son exercice, qu'il instituait le sacrement de pénitence avec toutes les pièces qui le composent, qu'il décidait en même temps la possibilité de l'absolution et l'obligation de la confession.

* *

Aussi bien, m. f., sans entendre masquer l'aspect moins avenant de la confession, comment pourtant ne pas reconnaître en elle une invention aussi profondément humaine que miséricordieusement divine ?

Le journaliste que je vous citais au début de cette conférence écrivait dans le même article : « Le vœu le plus ardent des hommes est justement celui qu'ils ne s'avouent pas à eux-mêmes. La plupart, ce qu'ils désirent par-dessus toute chose, c'est d'être pardonnés. L'humanité a faim et soif de pardon ; mais de même qu'un être exténué ne sent plus sa fatigue et qu'un affamé ne sait plus que c'est sa faim qui le tue, la créature souillée a perdu jusqu'au souvenir de cet immense bonheur qui lui était dévolu, qui demeure encore à sa portée : une main existe éternellement offerte pour relever, éternellement prête à s'étendre sur son front pour l'absoudre. »

Il semble que pendant ces jours qui vont commémorer la passion de Notre-Seigneur, cette main se tende plus affectueusement encore. N'est-ce pas tout naturel, puisque nous devons aux souffrances de notre Rédempteur qu'il y ait toujours quand même du pardon en réserve pour nos récidives ? Quand le prêtre a prononcé les paroles de l'absolution, il en appelle d'abord à cette passion : « *Passio Domini Nostri Jesu Christi...* Que la passion de N.-S. Jésus-Christ te compte pour la rémission de tes péchés. »

Pour retrouver la paix, la joie de vivre, la vaillance pour l'effort, ne refusons pas cette main tendue.

Un maître romancier, Paul Bourget, a dédié un de ses romans : *Un drame dans le monde,* au jeune de Montesquiou tué à l'ennemi en 1917, parce qu'il a trouvé dans les notes de ce jeune homme cette phrase de sincérité : « Un jour où j'avais besoin de toute ma force morale pour résister, je suis allé me confesser. » C'est que la confession donne la force, parce qu'elle donne la paix et la joie. Ainsi soit-il.

PETIT CARÊME SUR NOS RAPPORTS AVEC LE CHRIST

III

AIMER JÉSUS-CHRIST

Qui amat patrem aut matrem plus quam me, non est me dignus ; et qui amat filium aut filiam super me, non est me dignus

Quiconque aime son père, sa mère, son fils ou sa fille plus que moi, n'est pas digne de moi.
(Matth., x, 37).

Mes frères,

Nos deux premiers entretiens ont eu pour but de vous inviter à mieux connaître la personne, l'histoire et l'enseignement de N.-S. Jésus-Christ. La connaissance d'un objet ou d'une personne fait nécessairement naître des sentiments dans notre cœur : admiration et amour, mépris et haine. On admire et on aime le bien, on méprise et on hait le mal. L'indifférence ne se comprend qu'à l'égard de personnes ou de choses que l'on ne connaît pas ou que l'on connaît peu.

De cette théorie générale il résulte qu'une connaissance un peu approfondie de Notre-Seigneur doit éveiller dans nos âmes les sentiments d'admiration et d'amour. Ce résultat est tellement logique que l'Apôtre ne craint pas de prononcer l'anathème contre celui qui n'aime pas Jésus. C'est de l'amour de Notre-Seigneur que j'ai à vous parler ce soir. Je vous mettrai en garde contre une fausse conception de l'amour. Je vous dirai ensuite ce que doit être l'amour de nos cœurs pour N.-S. Jésus-Christ, quand et comment il doit se manifester ; enfin je terminerai par quelques considérations rapides sur l'amour du Christ à notre époque.

I

« Le catholicisme, disait Mgr Pie, est la religion des cœurs, » ce qui revient à dire que la doctrine essentielle apportée par Notre-Seigneur est celle de l'amour. La loi mosaïque était fondée sur la crainte, la loi évangélique est fondée sur l'amour. La sainteté catholique n'est autre chose que la pratique bien comprise de l'amour à l'égard de Dieu, du prochain et de soi-même.

Il convient précisément de nous défier de la conception de l'amour telle que le monde la présente. Je ne veux pas parler en ce moment de l'amour sensuel préconisé par les philosophies païennes, exalté par le roman et le théâtre de même inspiration ; il n'est que trop évident qu'il y a lieu d'observer une réserve absolue à l'égard de pareils dévergondages qui ravalent l'humanité au degré le plus bas auquel il lui soit possible de descendre, en supprimant en elle tout ce qui fait sa grandeur, à savoir l'esprit, pour satisfaire, en lui prêtant une grandeur qu'elle ne peut avoir, ce qui fait notre misère, je veux dire l'animalité. Mais si de semblables aberrations peuvent se produire lorsqu'il s'agit de l'union de deux créatures,

il ne peut en être question lorsqu'on parle des rapports de l'homme avec son Dieu, fût-il considéré dans sa Sainte Humanité.

Il y a cependant un écueil, voisin de celui-ci, à éviter. Certaines personnes, dont il faut louer la bonne volonté plus que la rectitude de jugement, se figurent volontiers que l'amour de Dieu est une affaire de sensibilité, je dirais presque de sensiblerie. Tant que celle-ci n'est pas excitée, elles estiment qu'elles ne sont arrivées à rien qui vaille. Ont-elles au contraire versé des larmes authentiques devant la crèche ou la croix, poussé quelques soupirs au cours d'une communion, senti s'agiter en elles la corde sensible, les voilà du coup parvenues, croient-elles, aux plus hauts degrés de la perfection.

Il n'en est rien. Je ne veux pas dire que la sensibilité qui se manifeste sous ces formes variées gâte nécessairement la dévotion ; j'entends seulement affirmer qu'elle n'est pas du tout nécessaire à la dévotion et qu'on peut être un grand saint sans les ressentir. Et heureusement, car la sensibilité est surtout affaire de tempérament, de nerfs. Or les nerfs et le tempérament n'ont que peu de chose à voir avec la piété. Il y a des localités où l'on ne peut assister à un enterrement sans être témoin de scènes de désespoir où les contorsions et les cris jouent un rôle essentiel, quitte à constater que ce beau désespoir est sans lendemain. Les grandes douleurs sont muettes, a-t-on dit. C'est souvent exact. En tout cas, ne jugeons pas de la valeur de notre piété d'après ces signes extérieurs et purement accessoires, et n'allons pas à tout instant importuner notre directeur de conscience pour nous plaindre de ne pas ressentir dans nos rapports avec Dieu ces élans passionnés dont il n'est que très médiocrement honoré. Une ferveur sensible modérée peut être une grâce de Dieu ; si elle nous est accordée, profitons-en pour notre bien ; si elle nous est refusée, n'en concevons aucun découragement.

S'il en était autrement, nous prouverions que nous aimons Dieu, non pas pour lui, mais pour nous. C'est précisément le tort de beaucoup d'affections humaines : elles ne tendent pas au bien de la personne aimée, mais à la satisfaction de la personne qui aime. C'est le cas des parents qui contrarient les projets légitimes, la vocation de leurs enfants, parce que ces projets ou cette vocation leur déplaisent. Ils ne se demandent pas si, en agissant ainsi, ils nuisent au bonheur, même au bien de leurs enfants. Il leur suffit d'agir pour leur bonheur et leur bien à eux.

C'est ce qu'a voulu démontrer Pierre l'Ermite dans un roman dont la thèse est, à mon avis, légèrement poussée au noir, intitulé : *Comment j'ai tué mon enfant*. Il y est question d'une vocation sacerdotale apparaissant chez le fils, unique naturellement, d'une famille très mondaine qui fréquente l'église à peu près comme on fréquente le théâtre, parce que cela est de bon ton dans certains milieux. A l'annonce de cette vocation, un complot s'organise entre la mère et un oncle pour la faire échouer. La hantise de la vocation ne tarde pas d'ailleurs à réapparaître et de désespoir le jeune homme se suicide, ce qui justifie le titre du roman. Cette fin tragique, qui permet d'avoir des doutes sérieux sur le salut de cette âme, me paraît, je le disais, un peu poussée au noir, car l'éducation amollissante reçue par l'enfant, la lutte diabolique, très habile et très puissante, entreprise contre lui constituent des circonstances qui atténuent sensiblement sa responsabilité. Quoi qu'il en soit, nous avons ici un exemple frappant de l'amour maternel égoïste. Cette femme veut profiter de son fils ; elle estime, à tort d'ailleurs, que le donner au bon Dieu, c'est le perdre définitivement ; elle n'hésite pas à lui barrer le chemin du sacerdoce, dût-il de ce fait souffrir parce que son idéal n'a pu être atteint.

Ne témoignons pas un pareil égoïsme dans nos rapports avec Dieu. La fausse dévotion se décourage, supprime prières, communions, exercices de toute sorte, lorsqu'elle n'y trouve plus de plaisir. Encore une fois, ce n'est pas pour satisfaire notre sensibilité que nous devons pratiquer la dévotion, mais pour plaire à Dieu. Or quiconque n'accepte pas de prendre sa croix — et c'en est une que l'absence de goût pour la piété — ne saurait plaire à Jésus.

II

Que sera donc notre amour pour Jésus ? Un proverbe latin, tout païen qu'il est, nous répond : « Amicitia pares invenit aut facit. » L'amitié suppose la ressemblance ; si elle ne la trouve pas toute faite, elle l'établit. Communauté de pensées, de sentiments et de volontés, voilà son programme.

Vous l'avez sans doute remarqué, l'amitié, à plus forte raison l'amour, ne peut longtemps résister à des divergences de vues sur des points essentiels. Ces divergences sont souvent la cause de brouilles entre les membres d'une famille, époux et épouse, frères et sœurs, parents et enfants. Sans doute, il arrive que malgré tout on entretient la vie commune ; mais c'est grâce au silence observé sur les questions irritantes. Chaque fois que ce silence est rompu, la discorde réapparaît. Ce compromis est donc un pis-aller et des deux côtés on souhaiterait réaliser l'union des pensées, parce qu'on la considère comme de première importance.

Malgré toute la bonne volonté dont on est animé, il arrive que l'on ne puisse ajuster ses idées à celles de la personne aimée, parce que celles-ci sont fausses et pernicieuses et que, en conscience, on ne se sent pas autorisé à le faire. C'est le cas dans les divergences sur la foi. Quand il s'agit de Notre-Seigneur, pareil conflit ne saurait se produire ; ou, s'il se produit, nous savons qu'il nous appartient de céder. « Je suis la Vérité, » a dit Notre-Seigneur. Nous ne pouvons en douter, sous peine d'être hérétiques. Notre devoir est donc de soumettre nos pensées à celles du Christ. Je ne veux pas parler ici uniquement des

vérités strictement imposées à notre foi, mais de toutes les conclusions qui découlent logiquement des vérités de foi. Il n'y a pas grand embarras pour connaître la pensée de Jésus jusque dans ces détails, puisqu'il a voulu être représenté auprès de nous par un magistère visible et vivant, le pape, les évêques, les prêtres, à qui il assure l'assistance et ses lumières et même, dans certains cas définis, l'infaillibilité. La communauté de pensées avec le pape et l'Eglise est donc la première condition de notre amour pour le Christ.

Communauté de sentiments aussi. Ce que j'ai dit de la communauté des pensées s'applique ici encore et me dispensera d'insister longuement. On sait l'importance de cette harmonie des cœurs dans la préparation et la conclusion d'un mariage. Il arrive qu'on s'est trop facilement lié à des apparences passagères et qu'au bout de peu de temps apparaît un désaccord profond. On dit qu'il y a incompatibilité d'humeur. C'est la cause des ruptures, séparations ou divorces.

Aimer tout ce que Notre-Seigneur aime, c'est-à-dire son Père céleste, sa sainte Mère, les saints et la vertu ; détester tout ce qu'il déteste, c'est-à-dire le démon, le monde, dans la mesure où il se soumet au démon, le péché sous toutes ses formes, telle est la deuxième condition de notre amour pour Jésus.

Enfin communauté de volontés. La seule vraie manière de montrer à quelqu'un qu'on l'aime, c'est d'accomplir sa volonté. Les protestations orales, les démonstrations de la sensibilité ne signifient rien si la volonté résiste à cet accord. Lorsqu'il s'agit des créatures, cet accomplissement des volontés d'autrui n'est pas toujours possible, parce qu'il se heurte à une défense divine. Cet obstacle n'existe plus dans l'amour qui nous lie au Christ. Sa volonté est sainte et entièrement conforme à celle de son Père ; nous ne saurions donc nous égarer en l'accomplissant.

Accomplir la volonté du Christ, c'est garder en nous la vie divine, lui faire produire les plus beaux et les plus nombreux fruits possibles, en évitant le péché. Jésus en effet nous enseigne par ses leçons et par sa vie que le péché est le plus grand de tous les maux ; il le déteste au point d'avoir sacrifié sa vie pour le détruire ; et sa volonté est de le voir disparaître de l'humanité. Par contre, il désire voir fleurir en nos âmes les vertus les plus élevées : « Soyez parfaits, comme votre Père céleste lui-même est parfait. »

Avons-nous un désir sérieux d'éviter le péché ? N'avons-nous pas conclu la paix avec certains péchés mignons qui sont établis pour ainsi dire à demeure en nous et que nous sommes bien décidés à ne pas expulser ? Nos confessions sont-elles toujours accompagnées d'un ferme propos suffisant, sans lequel elles ne produiraient aucun effet ? Comprenons-nous que, si l'on ne commet pas un sacrilège en se présentant au tribunal de la pénitence sans avoir le regret de tous les péchés véniels, il y a néanmoins un inconvénient sérieux à entretenir volontairement une affection pour le péché et qu'en tout cas c'est là un manque de délicatesse à l'égard du Sauveur ? Que penseriez-vous d'un enfant qui n'obéirait à ses parents que sur les points importants, bien décidé à ne pas le faire en matière légère ? de deux amis qui éviteraient seulement les graves injures, ne se faisant pas faute de se prodiguer chaque jour mille petits coups d'épingle ? Vous penseriez avec raison qu'ils manquent de la délicatesse du cœur. Un examen attentif de nos dispositions nous révèlera peut-être que nous combattons bien mollement certains péchés et que nous aussi nous manquons souvent, à l'égard de Jésus, de délicatesse.

III

Quand témoignerons-nous notre amour à Jésus ? Toujours, en ce sens que nous resterons sans cesse unis à lui par la grâce, que nous éviterons tout péché délibéré et que nous profiterons de toutes les circonstances possibles pour lui plaire. C'est ainsi qu'agissaient les saints, qui accomplissaient toutes leurs actions, même les plus simples et les plus vulgaires, en vue de lui plaire. En quoi ils suivaient la recommandation de S. Paul : « Que vous mangiez, que vous buviez, faites tout pour Jésus. » Rappelez-vous seulement sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus marchant, malgré la fatigue, dans le jardin de son monastère, pour offrir cette fatigue méritoire à Jésus, à l'intention des missionnaires de Chine.

Beaucoup de nos actions sont perdues parce que nous ne les offrons pas à Notre-Seigneur, ou même viciées parce que nous les accomplissons pour des fins purement naturelles et égoïstes. Je rappelais tout à l'heure comment l'égoïsme peut se glisser jusque dans la piété par la recherche des satisfactions sensibles. Ne constatons-nous pas aussi que la plupart de nos prières sont des prières de demande ? C'est la plupart du temps notre intérêt qui parle au bon Dieu. Nous n'avons pas tort, loin de là, de demander les grâces nécessaires ou utiles, mais ne serait-ce pas une preuve de délicatesse, puisque nous demandons beaucoup, d'apporter plus souvent quelque offrande sous forme d'adorations, d'hommages et de sentiments désintéressés ?

Comment réaliserons-nous pratiquement la triple communauté de pensées, de sentiments et de volontés dont je parlais tout à l'heure ? Je mets délibérément de côté aujourd'hui deux moyens à chacun desquels, en raison de leur importance, je consacrerai un entretien : l'imitation de Jésus et l'union à lui par la sainte communion. Je me contenterai aujourd'hui de deux indications. La première m'est fournie par le texte que je vous citais en commençant : « Celui qui aime son père, sa mère, son fils ou sa fille plus que moi n'est pas digne de moi. » Ceci revient à dire que nos affections supposent une hiérarchie et que nécessairement l'amour du Christ doit être à la première place. Si une affection humaine est en opposition absolue avec l'amour que nous devons à Jésus, elle doit être supprimée. Si elle est en rivalité, elle

doit être modifiée. Les noms du père, de la mère, du fils ou de la fille n'ont pas un sens restrictif : ils désignent tous les êtres, personnes ou choses, auxquels notre cœur peut s'attacher.

Il y a un autre passage de l'Evangile qui est à rapprocher de celui-ci : « Si ton œil, ton pied ou ta main sont pour toi une cause de scandale (c'est-à-dire de péché), arrache-les ou coupe-les ; car il vaut mieux entrer au ciel avec un seul œil, un seul pied ou une seule main, que d'être jeté avec ses membres au complet dans l'enfer » Il s'agit ici d'un cas grave où le danger est sérieux et où la séparation s'impose. Il y a d'autres circonstances où, sans compromettre complètement notre union à Jésus, nous la rendons volontairement moins intime, par un attachement exagéré à certaines créatures qui nous font perdre un temps qui pourrait être utilisé au service de Dieu, ou qui apportent quelque trouble dans notre imagination ou notre cœur.

La deuxième indication que je veux donner est celle-ci : notre amour pour Jésus aura d'autant plus de prix qu'il nous imposera plus de sacrifices. C'est à l'heure du sacrifice que l'on reconnaît les vrais amis. Notre-Seigneur, lui, nous a aimés au milieu des pires humiliations et des pires souffrances. Nous, nous consentons à souffrir peu de chose pour lui témoigner notre amour. Au plus petit danger, les apôtres sont pris de panique, Simon-Pierre renie son Maître. N'est-ce pas souvent notre cas ? Comme le jeune homme dont il est question dans l'Evangile, nous restons sourds à l'appel de Jésus, parce que nous avons de grands biens, c'est-à-dire quelque affection aux choses créées, dont nous ne voulons pas nous priver pour lui plaire.

* *

Je vous ai annoncé, pour terminer, un aperçu historique sur l'amour du Christ à notre époque. Je ne puis que vous donner quelques idées très générales. On écrirait des volumes sur la question. Si court soit-il, cet aperçu vous fera deviner les merveilleux développements de l'amour pour le Christ en nos temps modernes et, comme la vue du bien est contagieuse, vous invitera à ne pas rester trop en arrière dans ce mouvement.

Le Christ est-il aimé à notre époque ? Qui pourrait le contester en assistant au magnifique développement des dévotions au Sacré-Cœur, à l'Eucharistie sous la forme de communions fréquentes, au Christ-Roi ? Elites de jeunes gens et d'hommes, adorateurs de Montmartre, communions pascales des élèves et anciens des grandes écoles, œuvres vivantes comme l'Association catholique de la Jeunesse française, conférenciers laïques au zèle désintéressé, foules qui accourent aux Congrès eucharistiques, aux Lieux Saints, à Rome et à Lourdes, éclosion de la sainteté partout, à tous les âges, dans tous les rangs de la société : une religieuse: sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus ; un noceur devenu un magnifique apôtre : le P. de Foucauld ; une actrice à la compréhension profonde du mystère de la souffrance : Eve Lavallière ; des enfants : Guy de Fontgalland et Anne de Guigné ; des convertis du judaïsme et du protestantisme. C'est un général Ferrié, grand collaborateur de Branly, qui meurt dans d'admirables sentiments de foi ; ce sont des savants comme Roux et Calmette ; un peu avant, le général Berthelot, et Foch et Joffre. L'an dernier, un journal annonçait la nomination d'un jeune évêque de 32 ans au Cameroun. Voici ce que le prélat, alors simple missionnaire, écrivait fin 1926 : « En quatre jours, avant Noël, j'ai eu 1532 confessions... Le dimanche avant Noël, j'ai distribué la communion pendant une heure et demie, et tous ne l'ont pas reçue faute d'hosties. »

Sans doute la masse demeure et devient peut-être davantage indifférente, faute de prêtres pour enseigner et administrer les sacrements. Mais la parabole du ferment reste toujours vraie. Une poignée de saints peut retourner un pays. Voyez l'exemple de notre Curé d'Ars ! Sanctifions-nous donc davantage pour exercer une meilleure influence autour de nous ; pratiquons, chacun selon nos moyens, l'apostolat ; prions et offrons nos sacrifices pour aider ceux qui travaillent au salut des âmes et pour multiplier les prêtres. Ce sera une excellente manière d'entrer dans les vues, dans les sentiments, dans les volontés de Jésus et de lui témoigner l'amour que nous lui devons. Ainsi soit-il.

AU DÉBUT DU CARÊME

S. FRANÇOIS DE SALES ET LE CARÊME

Mes frères,

Le Carême est un temps de pénitence, je n'ai point à vous l'apprendre. Mais quelles pénitences faire pour bien passer ce saint temps ? L'idée m'est venue de le demander à un grand Docteur de l'Eglise, S. François de Sales, dont nous célébrions récemment la fête. Nommer S. François de Sales, c'est nommer la modération, la sagesse même. A son école, nous ne risquons point de nous égarer. Or, que nous dira-t-il sur le sujet en question ? Ecoutons-le.

* *

1. Il nous dira d'abord : « Si vous pouvez le supporter, vous ferez bien de jeûner les jours où l'Eglise nous le commande. Car, outre l'effet ordinaire du jeûne, qui est d'élever l'esprit, de réprimer la chair, de faciliter la pratique de la vertu et d'acquérir une plus grande récompense au ciel, c'est un grand bien de pouvoir mater la gourmandise et de tenir le corps assujetti à l'esprit ; et bien qu'on ne jeûne pas beaucoup, l'ennemi néanmoins nous craint davantage quand il voit que nous savons jeûner. »

Le saint prélat était le premier à pratiquer ce qu'il recommandait aux autres. Il jeûnait fréquemment ; on peut même dire que sa vie était un jeûne continuel, tant il se contentait de peu à chaque repas. Pendant plusieurs années, il ne faisait même qu'un repas par jour, se faisant apporter le soir dans sa chambre une légère collation.

2. Non moins méritoire que le jeûne est la sobriété dans les repas. Nul ne la pratiquait mieux que S. François de Sales. Il ne buvait que peu de vin : encore le mélangeait-il de beaucoup d'eau. Et il ne mangeait habituellement que des viandes communes, donnant pour raison, quand on le lui reprochait, tantôt qu'il aimait à être nourri comme les pauvres, tantôt que son estomac l'exigeait ainsi. Jamais on ne servait sur sa table de mets délicats et recherchés, à moins qu'il n'y eût des étrangers, et alors il se privait le plus qu'il pouvait et s'adjugeait la moindre part.

3. Plus parfaite encore que la sobriété dans les repas est la mortification qui s'accommode de tout, bon ou mauvais. S. François de Sales a poussé très loin cette pratique. Indifférent à toute espèce de nourriture, jamais il n'y trouvait à redire, quelle qu'elle fût et de quelque manière qu'elle fût apprêtée. Tout était à son goût, froid ou chaud, salé ou insipide. Il mangeait ce qu'on lui présentait, sans jamais faire la moindre remarque, et il recommandait aux autres la même pratique, disant qu'on doit avoir grand respect pour la parole de Notre-Seigneur : « Mangez ce qu'on vous sert. » Ne pas prendre ce qu'on vous sert, disait-il, et faire choix des mets, c'est montrer un esprit attentif aux plats et aux sauces. Tandis que manger indifféremment de tout sans aucun choix : ce qui est bon sans s'y complaire, ce qui est mauvais sans en témoigner d'aversion, voilà la vraie pénitence. Un jour, on lui servit un plat d'œufs pochés nageant dans l'eau. Après avoir mangé les œufs, il continua de tremper son pain dans le plat où il ne restait plus que de l'eau, et quand on lui en fit la remarque : « Vous avez eu grand tort, répondit-il, de me découvrir mon erreur, car, grâce à mon appétit, je n'ai guère mangé de sauce avec plus de goût que celle-ci. » Un autre jour, on lui servit par mégarde un œuf tout pourri ; il le mangea sans rien dire. Et quand on lui demanda pardon de la méprise : « Nous en avons si souvent mangé de bons, répondit-il doucement, pourquoi n'en mangerions-nous pas de mauvais, si Dieu permet qu'ils nous soient présentés ? »

4. Ce n'est pas seulement à table que s'exerce la mortification : c'est dans tout le détail de la vie. Ainsi le comprenait notre saint modèle. Aussi mortifié en tout le reste que dans sa nourriture, il évitait avec grand soin tout ce qui ressentait la sensualité et la recherche, prenant les habits qu'on lui présentait, ne faisant usage que de linge grossier et rude, ne se chauffant presque jamais, et endurant gaiement les plus grands froids comme les plus grandes chaleurs. Il cheminait par la pluie et la neige, et arrivé dans les hôtelleries, il souffrait, sans faire jamais aucune plainte, d'être mal logé, mal nourri, et de manquer d'une foule de choses, répétant gracieusement sa parole chérie : « Je ne suis jamais mieux que quand je ne suis pas bien. »

5. C'est une pénitence aussi que de tenir constamment son extérieur modeste. S. François de Sales l'a pratiquée mieux que personne. Jamais dans sa bouche une parole qui ne fût dite avec calme ; jamais dans son regard une de ces libertés de voir qui dissipent et promènent la curiosité dans tous les sens ; jamais dans son attitude une manière d'être ou de faire qui ne fût dans l'ordre ou qu'on pût dire inspirée par l'amour de ses aises, à ce point qu'on l'a vu souffrir les piqûres des mouches et des taons qui, enfonçant leur aiguillon dans sa tête ou sur son visage, en faisaient sortir le sang, sans qu'il fit un mouvement pour les éloigner.

Quand on est seul, on s'abandonne parfois à un certain laisser-aller dans le maintien. Rien de tel en notre saint. « Quand il venait me voir en ma résidence, a dit son ami Camus, évêque de Belley, je prenais plaisir à le regarder par des trous que j'avais faits à dessein dans la porte de sa chambre, à cette fin de voir comment il se comportait quand il était seul. J'examinais même s'il ne croisait pas les jambes ou s'il ne mettait pas les genoux l'un sur l'autre, s'il n'appuyait point sa tête sur son coude. Jamais ! Tel seul qu'en compagnie, il avait une égalité de maintien corporel semblable à celle de son cœur. Et c'était l'effet de l'exercice de la présence de Dieu qu'il recommandait tant à toutes les âmes qui étaient sous sa conduite. »

6. Notre grande pénitence, enfin, c'est notre travail, avec ce qu'il entraîne de monotonie, de fatigue. Faire chaque jour sa besogne, malgré les répugnances qu'on peut éprouver, voilà, certes, une croix qui a son mérite. S. François de Sales a pratiqué éminemment ce genre de mortification. Jamais vie ne fut plus occupée, plus féconde que la sienne. Il convertit 70.000 hérétiques du Chablais, il parcourt son diocèse en tous sens, il prêche partout la parole de Dieu ; toutes les grandes villes de France l'entendent, il fonde un Ordre religieux, il va négocier les plus graves affaires à la cour des princes de son temps, il compose un grand nombre de livres de piété, dirige par lettres ou par entretiens une foule d'âmes avides de perfection, et à 56 ans il meurt, ayant fait ainsi une carrière toute remplie de bonnes œuvres.

Quelqu'un me dira peut-être : « Travailler, mais pour moi c'est la vie, c'est le bonheur. » — Oui, mais à condition de ne rencontrer sur son chemin aucun dérangement, aucun obstacle. Or, on se tromperait lourdement si l'on se figurait que S. François de Sales n'a jamais trouvé que des approbateurs et des soutiens. Laissons de côté ses contradicteurs et ses ennemis. Et ne parlons aujourd'hui que des importuns et des fâcheux qui venaient l'interrompre dans son travail, sans jamais lasser sa patience.

Un gentilhomme de la Basse Normandie ayant, mais en vain, cherché partout un directeur qui pût le délivrer des scrupules qui travaillaient sa conscience et des doutes qui tourmentaient son esprit, se décida à faire le voyage d'Annecy. Il se présente à l'évêché vers midi ; on annonce à François, qui était à table, qu'un étranger le de-

mande. Le saint évêque se lève aussitôt, accueille ce gentilhomme avec bonté et l'introduit dans sa chambre de travail. Celui-ci alors entame le long chapitre de ses scrupules, de ses difficultés et de ses doutes. François répond à tout avec netteté. Mais, à mesure qu'il résout une question, d'autres semblent renaître. Enfin l'entretien se prolonge jusqu'à l'heure du souper. Un domestique vient avertir François que c'est le moment de se mettre à table. Vaine tentative ! Une heure se passe encore. D'autres messagers viennent à la charge. Peine perdue ! L'entretien continue toujours. Enfin, après dix heures d'horloge, l'étranger se retire pleinement satisfait ; la douce lumière de la paix brillait de tout son éclat là où étaient auparavant le trouble et les ténèbres.

* *

Je n'ai fait aujourd'hui que vous citer quelques traits glanés çà et là dans la vie de S. François de Sales. Mais ces petits faits se retiennent souvent mieux que de longues considérations. J'ai le ferme espoir que vous vous en souviendrez, que vous les méditerez, que vous en ferez votre profit, que vous voudrez les reproduire dans votre vie, et dès maintenant, pendant le saint temps du Carême. Puisse l'aimable Docteur vous entraîner à sa suite dans le chemin de la pénitence, et « doucement, bellement, » comme il aimait à dire, vous faire passer de la pénitence dans le ciel. Ainsi soit-il.

LES FÊTES DE L'EGLISE

XXXVIII

LE SOIR DU JEUDI SAINT

Redisons l'histoire rapide de cette grande soirée, suivie de la plus terrible des nuits.

I

Judas vient de sortir. C'est pour Jésus un soulagement : il n'est plus entouré que d'amis. Amis sincères mais faibles et présomptueux. Il lit dans leur pensée, dans la pensée de Pierre surtout, et songeant à son Eglise :

— Simon, Simon, lui dit-il, Satan vous a demandés pour vous cribler comme du froment. Mais j'ai prié pour toi, afin que ta foi ne défaille point. Et toi, quand tu seras converti, confirme tes frères.

— Maître, répond Pierre alarmé, je suis prêt à aller avec vous en prison, à la mort !

— Je te dis, Pierre, que le coq ne chantera pas avant que tu m'aies renié trois fois. (Luc, XXII, 32).

Ainsi l'avenir de l'Eglise est assuré et la leçon nécessaire est donnée. Pierre s'en souviendra. Jésus maintenant s'épanche dans le cœur de ses Apôtres. Il faudra qu'ils soient forts. Or la grande force, c'est l'union, c'est l'amour.

— Je vous donne un commandement nouveau, leur dit-il, c'est que vous vous aimiez les uns les autres, comme je vous ai aimés. C'est à cela que l'on reconnaîtra que vous êtes mes disciples, si vous vous aimez les uns les autres. (Jo., XIII, 35).

Et il développe sa pensée dans un long discours qu'il est bon de relire en ce jour. Puis il se lève, ils quittent le Cénacle, sortent de la cité en descendant vers le Cédron. En chemin, Jésus continue son doux et sublime entretien. Il leur fait ses suprêmes recommandations. Il est peut-être dix heures du soir. Tout est calme, la lune brille en son plein et les pèlerins dorment sous leurs tentes. Les Apôtres écoutent avidement ses paroles : « Demeurez en moi et moi en vous... Sans moi vous ne pouvez rien faire... Ce n'est pas vous qui m'avez choisi, c'est moi qui vous ai choisis. » Ils sentent que l'heure est solennelle, et ils confient toutes ces paroles à leur mémoire. Jamais ils n'ont tant aimé leur bon Maître. Jamais non plus il n'y aura de plus douce action de grâces.

Jésus s'interrompt soudain, et il adresse pour eux à son Père la plus touchante des prières : « J'ai manifesté votre nom aux hommes que vous m'avez donnés. Ils savent maintenant que je suis sorti de vous et ils croient que c'est vous qui m'avez envoyé. Je prie pour eux, mais je ne prie pas pour le monde. Ils ne sont pas du monde, comme je ne suis pas du monde. Qu'ils soient un, comme vous, mon Père, vous êtes en moi et moi en vous. Qu'ils soient un en nous, afin que le monde croie que c'est vous qui m'avez envoyé. Qu'ils soient consommés dans l'unité. » (Jo., XVII).

Ils traversent le torrent du Cédron et arrivent au jardin de Gethsémani. On ne peut se figurer leur émotion, leur ferveur, leur amour. Ils sont tourmentés pourtant par une vague inquiétude, quand Jésus les laisse et, ne prenant avec lui que Pierre, Jacques et Jean, les témoins de la Transfiguration, s'enfonce dans l'ombre des oliviers. Il leur dit : « Mon âme est triste jusqu'à la mort. Demeurez ici et veillez avec moi ! » Puis il les quitte, s'avance un peu, se prosterne la face contre terre, priant et disant : « Mon Père, s'il est possible, que ce calice passe loin de moi. Cependant, non pas comme je veux, mais comme vous voulez. » Il est alors saisi par la crainte, l'ennui, par une effroyable tristesse. Il se traîne vers la grotte, tombe en agonie et il faut qu'un ange du ciel vienne le fortifier. Et il éprouve une sueur sanglante, tellement douloureuse et abondante que les gouttes de sang coulent sur la terre.

Les trois disciples dorment, car ils étaient accablés de sommeil et de chagrin. « Levez-vous, leur dit-il. Allons, celui qui me trahit arrive. »

Judas, en effet, se présente avec une tourbe de valets du grand-prêtre et de malfaiteurs qui ne connaissent pas Jésus. Le traître leur a dit : « Celui que j'embrasserai, c'est lui, arrêtez-le. » Et il l'embrasse. — « Quoi ? Judas, lui dit le Sauveur, tu trahis le Fils de l'homme par un baiser ! »

Les Apôtres s'enfuient. Seul, Jean ne perd pas de vue son Maître. Pierre suit de loin. La troupe de Judas entoure Jésus et l'emmène. Ils traversent de nouveau le Cédron, rentrent dans la cité et le conduisent chez Anne, l'ancien grand-prêtre. Il est environ minuit.

Anne l'interroge sur ses disciples et sur sa doctrine. — « Interrogez ceux qui m'ont entendu, répond le Sauveur. Ceux-ci même, qui sont ici, savent ce que j'ai dit. Je n'ai jamais rien dit de caché. » Un des officiers d'Anne lui donne un soufflet en disant : « Est-ce ainsi que tu réponds au grand-prêtre ? »

— « Si j'ai mal parlé, lui dit Jésus, montrez ce que j'ai dit de mal. Si j'ai bien parlé, pourquoi me frappez-vous ? »

Anne était un homme très intelligent et très habile, mais cauteleux. Il se sent dominé par Jésus,

par son attitude, la netteté de ses paroles, auxquelles il ne peut répondre, et il l'envoie enchaîné chez Caïphe, le grand-prêtre, son gendre, qui habitait dans le même palais. Le Sanhédrin était rassemblé. On ne devait pas juger la nuit, mais aucune loi n'est respectée : il s'agit, avant tout, de condamner le Sauveur. Les faux témoins balbutient et se contredisent. Caïphe, embarrassé dans son interrogatoire, devant ce sublime accusé dont les réponses l'accablent, dont le silence même est éloquent, lui défère le serment solennel qui, selon la Loi, l'obligeait à parler :

— Je t'adjure, au nom du Dieu vivant, de nous dire si tu es le Fils de Dieu.

— Je le suis, répond Jésus, et je vous le dis : vous verrez un jour le Fils de l'homme assis à la droite de la majesté de Dieu et venant sur les nuées du ciel.

— Qu'avons-nous maintenant besoin de témoins ? s'écrie Caïphe. Vous avez entendu le blasphème. Que vous en semble ?

Et d'une voix unanime ils répondent : « Il mérite la mort ! »

Pendant ce temps, dans la cour du grand-prêtre, Pierre reniait trois fois son Maître. La parole de Jésus s'accomplissait tristement.

Alors on accable d'outrages le Sauveur, on le livre aux valets qui le maltraitent, et on le jette dans une dure prison.

Vers six heures du matin, le Sanhédrin se réunit de nouveau pour aviser aux moyens d'exécuter la sentence de mort. Caïphe interroge Jésus de nouveau : « Si tu es le Christ, dis-le nous. » Jésus le leur a déjà dit, pourquoi le déclarer de nouveau, puisqu'ils refusent de le croire ? Mais sa seule présence, son calme, sa majestueuse dignité leur fait impression malgré eux et ils s'écrient : « Tu es donc le Fils de Dieu ? » — « Vous l'avez dit, je le suis ! »

Cette parole était son arrêt de mort. Cependant ils ne pouvaient rien sans Pilate. C'est pourquoi ils le lient plus étroitement encore et l'entraînent au prétoire.

II

Tels sont les principaux événements de cette affreuse nuit. L'Eglise s'en inspire dans son office de Matines, qui débute ainsi : « Les rois de la terre se sont levés et les princes se sont ligués ensemble contre le Seigneur et contre son Christ. Pourquoi les nations ont-elles frémi ? Pourquoi les peuples ont-ils médité de vains projets ? » (Ps. II, 1-2). C'est aussi l'histoire des luttes de l'Eglise. Les princes et les peuples ont voulu secouer son joug, mais « Celui qui habite dans les cieux se rira d'eux. » Le joug de l'Eglise, c'est le joug du Christ, qui demeure le Maître souverain. Aujourd'hui il souffre et David raconte ses souffrances, les injures qui lui sont jetées à la face.

La plupart des psaumes ici racontent les persécutions incessantes de Saül contre David, la figure de Jésus-Christ la plus remarquable.

Les leçons de Jérémie redisent la désolation de Jérusalem : « A quoi te comparerai-je et comment te consolerai-je, ô vierge fille de Sion ! » Elles font aussi le portrait navrant du Sauveur : « Je suis un homme qui voit sa misère, sous la verge de la colère divine. » Et toujours cette adjuration suppliante : « Jérusalem, convertis-toi ! »

S. Augustin, dans les leçons du second Nocturne, commente ces paroles du Livre de la Sagesse : « Condamnons-le à la mort la plus honteuse » : « Ils ont aiguisé leur langue comme un glaive, dit-il. Vous l'avez tué, ô Juifs, par le glaive de votre langue quand vous avez crié : Crucifiez-le ! crucifiez-le ! »

Les Répons montrent l'abandon de Jésus, son interrogatoire, les ténèbres qui couvrent la terre, la cruauté des méchants, sa vigne choisie qui a trompé ses espérances, et son immense douleur. »

Puis les Laudes font voir Dieu inexorable dans sa justice : « Il n'a pas épargné son propre Fils, mais il l'a livré à la mort pour nous tous. *Proprio Filio suo non pepercit Deus.* » Quel trouble, quelle angoisse dans l'âme du Sauveur : *Conturbata.* — Il est consolé un instant par l'humble prière du bon larron : *Memento mei, Domine.* Mais le démon poursuit son œuvre. Il semble le maître : « Il s'arrête et mesure la terre, d'un regard il anéantit les nations : *Stetit et mensus est terram.* » Il triomphe. La croix est dressée, Jésus y est cloué et « on plaça au-dessus de sa tête cette inscription qui expliquait sa condamnation : Jésus de Nazareth, roi des Juifs. »

C'est fini, l'œuvre est consommée : ils ont crucifié leur Dieu.

Le soir, à une heure avancée de la nuit, les fidèles reviennent prier devant le reposoir plein de mystère où réside Jésus. Beaucoup ont reçu la Sainte Eucharistie. Jésus vit et demeure dans leurs âmes sanctifiées. Dans la plupart des églises, le prêtre monte en chaire et raconte simplement la Passion du Sauveur. Il n'y a pas de sermon qui soit émouvant comme ce récit qui réveille dans les cœurs tous les sentiments d'indignation, de pitié, d'amour, de compassion et de contrition. Car si Jésus est venu détruire le péché, qui de nous oserait prétendre qu'il n'a point, par ses péchés, contribué aux douleurs du Christ sur la croix ?

L'instruction terminée, le silence s'établit. Pas de chant : quel chant pourrait exprimer les pensées douloureuses qui montent des âmes ? Le prêtre va prendre la Sainte Réserve. Aucun bruit, sauf celui de l'encensoir qui répand ses parfums d'adoration autour du corps du Sauveur. Le prêtre se tourne vers l'assemblée, élève l'hostie enveloppée dans un voile, forme une croix sur les chrétiens agenouillés qui s'inclinent profondément, traverse leurs rangs immobiles, les bénissant, et se rend à la sacristie où il place, en s'agenouillant, Celui qui a racheté le monde et qui a tant souffert en ce jour.

Il n'y a peut-être pas de cérémonie aussi touchante que celle-ci. Tout y est simple, spontané, intime, parlant. C'est le vrai peuple chrétien qui adore son Dieu, sans éclat, sans manifestation, du fond du cœur.

XXXIX

LE MATIN DU VENDREDI SAINT

Pour mieux suivre les offices du Vendredi Saint, il convient de se rappeler heure par heure les événements de la terrible matinée de ce jour.

I

Pierre, après son dernier reniement, a rencontré le regard chargé de reproches et de compassion de Jésus. Il a compris seulement alors l'énormité de sa faute, et, suivant une tradition, il s'est réfugié dans une grotte où « il a pleuré amèrement. »

Vers six heures, Judas apprend que Jésus, qu'il a livré, est condamné à mort par le Sanhédrin et qu'on le conduit au prétoire de Pilate. Eperdu, il court au Temple, jette aux pieds des princes des prêtres l'argent de sa trahison et va se pendre dans l'odieuse vallée de Hinnom, qui débouche sur le Cédron. Pendant ce temps, les chefs du Sanhédrin se dirigent vers la forteresse Antonia où réside le gouverneur durant les fêtes de Pâques, et poussent devant eux Jésus. Pilate est un homme habile, mais ambitieux et faible. Il est plutôt prévenu en faveur du Sauveur par sa femme Procla, qui le regarde comme « un juste » ; aussi reçoit-il froidement les princes des prêtres.

— Quelle accusation apportez-vous contre cet homme ? demande-t-il.

— Si ce n'était pas un malfaiteur, disent-ils, nous ne vous l'aurions pas livré.

— Prenez-le alors et jugez-le selon votre loi.

— Il ne nous est permis de faire mourir personne, répondent-ils.

Cet entretien bref eut lieu sur la porte du prétoire, dans la cour. Pilate fait entrer Jésus et, craignant qu'il ne soit un prétendant qui conspire contre l'autorité de César, il lui demande : « Etes-vous le roi des Juifs ? »

— Mon royaume n'est pas de ce monde, dit Jésus avec calme. Autrement j'aurais des soldats pour me défendre ; mais, à cette heure, mon royaume n'est pas d'ici-bas.

— Vous êtes donc roi ?

— Oui, je suis roi. Je suis venu en ce monde pour rendre témoignage à la vérité.

Pilate se rassure. Ce n'est pas un prétendant, mais un philosophe, qui, comme les philosophes de toutes les écoles, croit posséder la vérité. Aussi dit-il avec quelque dédain : « Qu'est-ce que la vérité ? » Et il se hâte de retourner près des accusateurs pour leur dire : « Je ne reconnais aucun crime dans cet homme. »

Les Scribes accueillent ces paroles par des protestations et des outrages. Le gouverneur, déconcerté, dit à Jésus : « N'entendez-vous pas tout ce qu'ils disent contre vous ? »

Les outrages et les accusations redoublent : « Il agite le peuple, crient-ils. Il s'en va prêchant dans toute la Judée, depuis la Galilée jusqu'ici ! »

La Galilée ? Hérode en était le tétrarque et il se trouvait à Jérusalem.

Pilate lui envoya aussitôt Jésus, dans l'espoir que cet expédient terminerait l'affaire et qu'ainsi peut-être il pourrait aussi se réconcilier avec ce prince, car ils étaient devenus des ennemis politiques.

Hérode était un prince débauché et perfide ; il avait fait mourir Jean-Baptiste. Enchanté de rencontrer Jésus, dont le nom était si populaire partout, il essaya auprès de lui de sa séduction naturelle, lui posa mille questions, déployant toute sa grâce, tous ses moyens. Le Sauveur ne répondit pas une parole. Hérode, irrité, le renvoya à Pilate, revêtu par dérision d'une robe blanche, comme un roi de théâtre.

L'expédient n'avait pas réussi ; le gouverneur en cherche un autre : « Je n'ai rien trouvé de coupable en lui, dit-il ; Hérode non plus. Je le châtierai donc et je le renverrai. »

Le juge faiblissait, puisqu'il s'offrait à punir un innocent. Les Sanhédrites comprirent qu'ils pourraient tout obtenir de lui par la terreur. Pour lui, il rêvait d'un nouvel expédient. Il le trouva. C'était la coutume qu'à l'occasion de la fête de Pâques il fasse grâce à un prisonnier désigné par les Juifs. Il y avait un séditieux, un scélérat, un voleur, un homicide nommé Barabbas, qui s'était révolté contre l'autorité de Rome et qui pour cela avait la faveur du peuple. Pilate leur demanda : « Qui voulez-vous que je vous délivre, de Barabbas ou de Jésus qui est appelé le Christ ? »

En ce moment Procla lui faisait dire : « Qu'il n'y ait rien entre vous et ce juste, car j'ai été très tourmentée en songe à son sujet. »

Les Sanhédrites parcourent les rangs de la populace, insistant en faveur de Barabbas. Pilate pose de nouveau sa question : « Lequel voulez-vous que je vous délivre ? »

Un cri unanime répondit : « Barabbas ! »

— Que ferai-je donc de celui que vous appelez le roi des Juifs ?

— Crucifiez-le ! Crucifiez-le !

Humilié, décontenancé, déçu et saisi d'effroi, Pilate se fait apporter de l'eau, suivant une coutume juive (Deut., XXI, 6), et se lave les mains devant tous en disant : « Je suis innocent du sang de ce juste. Pour vous, c'est donc votre affaire. »

Un hurlement de la foule répond : « Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants ! »

Quand on est sur la voie du crime, on ne s'arrête plus. Pour émouvoir ce peuple de tigres, Pilate ordonna que Jésus fût flagellé. Puis il fut livré aux outrages des soldats qui le couvrirent d'un manteau dérisoire de laine rouge, lui mirent un sceptre de roseau dans la main, lui enfoncèrent une couronne d'épines aiguës sur la tête et, fléchissant les genoux devant lui avec un hypocrite respect, lui disaient : « Salut, roi des Juifs ! »

Pilate s'était retiré. Il reparut sur le Lithostrotos, dans la cour du prétoire, et essaya encore d'attendrir la populace en lui montrant leur victime : « Voici que je vous l'amène dehors, pour que vous sachiez que je ne trouve en lui aucun crime. »

Et il lui fit monter les degrés du tribunal, puis il leur dit : « Voilà l'homme ! »

Jésus était accablé, le front sanglant, se traînant à peine, courbé comme un vieillard. Mais dans cette tourbe méchante la pitié était éteinte. Elle cria de nouveau : « Crucifiez-le ! Crucifiez-le ! »

—Prenez-le vous-mêmes, s'écria le gouverneur d'un ton exaspéré. Je ne trouve en lui aucune cause de mort.

— Nous avons une loi, dirent les Sanhédrites, et, selon cette loi, il doit mourir, parce qu'il se fait le Fils de Dieu.

Le gouverneur se tourna vers Jésus : — « D'où es-tu ? » demanda-t-il. Jésus se tut. « Quoi ! tu ne réponds pas ? Ne sais-tu pas que j'ai le pouvoir de te crucifier et de te délivrer ? »

— « Vous n'auriez aucun pouvoir sur moi, dit Jésus, s'il ne vous était donné d'en-haut. » Puis, songeant au Sanhédrin qui l'avait amené au prétoire :

« C'est pour cela, ajouta-t-il, que le crime de ceux qui me livrent entre vos mains est plus grand que le vôtre. »

Pilate était décidé à délivrer le Sauveur. Ces paroles, la voix de sa conscience, celle de Procla étaient irrésistibles. Mais un cri terrible éclata soudain : « Si vous renvoyez cet homme, vous n'êtes pas l'ami de César ! Quiconque se fait roi est l'ennemi de César ! »

L'ombre de Tibère passa devant lui. Il monta sur

son tribunal et dit à la foule avec une ironie qui essayait de déguiser sa terreur : « Voilà donc votre roi ! »

Des milliers de voix répondirent :

— Enlevez-le ! Enlevez-le ! Crucifiez-le !

— Crucifierai-je donc votre roi ?

— Nous n'avons d'autre roi que César !

Ces Pharisiens, qui ne devaient l'honneur dont on les entourait qu'à leur patriotisme, sacrifiaient la patrie à leur haine de Jésus.

Alors Pilate le leur livra.

II

L'office du Vendredi Saint, le matin, s'inspire de ces scènes lamentables de la passion et de la mort du Sauveur. L'Eglise pleure au pied de la croix de Jésus. Le sanctuaire est en grand deuil. L'autel est nu, la croix est couverte d'un voile noir. Après l'heure de None, le célébrant arrive, vêtu de ses ornements noirs, avec ses ministres. Ensemble ils se prosternent sur les degrés de l'autel et y prient en silence, s'humiliant profondément à la pensée de Jésus qui s'est tant humilié pour nous.

Ils se relèvent. Sur l'autel, une seule nappe. Le prêtre lit deux prophéties, l'une d'Osée d'abord. Le peuple de Dieu s'excite à retourner au Seigneur : « Après deux jours, dit le prophète, il nous rendra la vie. Le troisième jour, il nous ressuscitera et nous vivrons en sa présence. » Mais Dieu veut la sincérité du cœur, « la miséricorde et non les sacrifices pompeux. » (Osée, VI). L'autre est tirée de l'Exode ; elle expose les rites pour l'immolation de l'agneau pascal, lorsque les Hébreux sortirent d'Egypte. C'est la nourriture du voyageur. On le mange debout, les reins ceints, un bâton à la main, les souliers aux pieds ; on le mange avec des laitues amères. C'est la vie qui nous entraîne et ne nous permet pas de nous arrêter, la vie avec ses douleurs figurées par les laitues sauvages.

Puis on chante le Trait composé des paroles du psaume 139 : « Délivrez-moi, Seigneur, de l'homme méchant. » Le chant est comme noyé dans la tristesse, quand David redit les complots des impies, leurs langues venimeuses comme celle du serpent, les pièges qu'ils tendent.

Pendant ce temps, le célébrant récite l'Evangile de S. Jean. Dans les pauses du chant, on entend sa voix basse, émue, qui scande les iniquités de la trahison de Judas, Pierre qui tire son épée, les interrogatoires d'Anne, de Caïphe, de Pilate. Puis le chant lent, traînant, lugubre, couvre de nouveau la voix qui poursuit le douloureux récit. S .Jean l'a écrit avec ses souvenirs, les souvenirs d'un témoin. Il raconte aussi ce que les autres Evangélistes n'ont pas dit. C'est lui, par exemple, qui rapporte, et personne ne pouvait le faire que lui, que « Jésus ayant vu sa mère et, debout près d'elle, le disciple qu'il aimait, dit à sa mère : « Femme, voilà votre fils. » Ensuite il dit au disciple : « Voilà ta mère. » Cet Evangile a été écrit surtout par Jean avec son cœur. Les paroles y sont plus tendres, plus expressives, et l'on s'arrête plus volontiers sur chacune d'elles, parce qu'elles sont inspirées par le plus pur amour.

Cet Evangile est chanté comme celui des Rameaux, mais sans bénédiction, sans encens, sans cérémonie aucune, pour indiquer ainsi la tristesse profonde de l'Eglise.

XL

L'OFFICE DU VENDREDI SAINT

La Passion de S. Jean est récitée. Nous avons entendu les paroles du grand témoin qui a vu sortir du côté de Jésus-Christ du sang et de l'eau, après le coup de lance de Longin. Il reste trois parties dans l'office : 1° les prières que l'Eglise, chargée de convertir la terre, fait pour le monde entier, même pour les païens et pour « les Juifs perfides » ; 2° l'adoration de la croix ; 3° la messe des Présanctifiés.

I

Mère universelle, l'Eglise prie pour tous ses enfants. Chacune de ses prières a deux parties : l'une qui en expose l'objet, l'autre qui formule ses vœux. Après la première partie, le diacre dit à l'assemblée des fidèles : « *Flectamus genua.* Fléchissons les genoux. » Puis le sous-diacre les avertit de se relever : « *Levate.* »

L'Eglise prie d'abord pour elle-même, afin que Dieu lui conserve la paix et l'union, ensuite pour le pape, afin qu'il sache « gouverner le saint peuple de Dieu » et que la foi s'accroisse ; pour tous les ministres de Dieu, depuis les évêques jusqu'aux portiers ; pour « les confesseurs, les veuves, les vierges et tout le saint peuple de Dieu. »

Puis pour les catéchumènes. Ici une prière touchante : « Que Dieu purge le monde de toute erreur, dissipe les maladies, chasse la famine, ouvre les prisons, rompe les liens des captifs, accorde aux voyageurs un heureux retour, aux infirmes la santé, aux navigateurs un port de salut. »

Pour les hérétiques et les schismatiques : qu'ils viennent à résipiscence.

Pour les « Juifs perfides » : que le voile qui recouvre leurs cœurs soit enlevé.

Pour les païens, afin qu'ils se convertissent au Dieu véritable et vivant. Dans sa sollicitude, l'Eglise n'oublie personne, pas une seule créature humaine, puisque le Sauveur, son œuvre achevée, se repose sur elle du salut de tout le genre humain. Dans ces belles prières, elle fait passer toute sa foi, tout son cœur, toute sa charité, toute sa maternité.

Mais c'est la croix qui est l'instrument du salut. Jésus l'a portée sur ses épaules et rougie de son sang, il est mort dans ses embrassements ; aussi les siècles chrétiens l'ont toujours honorée et adorée. Quand sainte Hélène l'eut découverte, chaque année on l'exposa, à Jérusalem, à l'adoration des fidèles, le Vendredi Saint. Les catholiques demandèrent qu'on leur permît d'adorer partout, sinon la vraie croix, ce qui était impossible, au moins son image, et, dès le VII^e siècle, l'ostension solennelle de la croix vint réjouir partout la piété des croyants. Cette cérémonie, en effet, est aussi pieuse qu'imposante.

Le prêtre dépose la chasuble, le vêtement de gloire, pour paraître dans l'appareil de l'humilité. Il gravit les degrés du côté de l'Epître, prend la croix, couverte d'un voile noir, et, tourné vers le peuple, il détache en haut une partie du voile en chantant : « *Ecce lignum crucis*... Voici le bois de la croix, sur lequel a été suspendu le salut du monde. »

Le peuple s'agenouille et le chœur répond : « *Venite, adoremus.* »

Puis le célébrant monte d'un degré, découvre le bras de la croix, qu'il élève et montre au peuple. Sa voix aussi s'élève, plus éclatante, pour rappeler comment la croix, si humble d'abord dans son essor, s'est

répandue avec éclat dans l'univers, et il redit : « *Ecce lignum crucis.* »

Enfin, au milieu des degrés, le visage tourné vers l'assemblée, il dégage le bras gauche et la croix apparaît tout entière. Il l'élève très haut, comme un drapeau victorieux que, la bataille gagnée, on expose à l'admiration du peuple. Elle a conquis le monde. Aussi c'est d'une voix claire et triomphante qu'il chante pour la troisième fois, mais sur un ton de plus en plus élevé : « *Ecce lignum crucis.* » Elle a été à la peine, elle est maintenant pour jamais à l'honneur.

Alors il descend, la place sur les degrés de l'autel, enlève ses chaussures et vient l'adorer, après avoir fait trois génuflexions. Il baise avec amour ces pieds divins, qui se sont lassés à courir après la brebis perdue.

Pendant que le clergé et les fidèles viennent à leur tour adorer pieusement la sainte croix, éclatent les beaux chants des « Impropères, » un des doux reproches que Jésus-Christ lui-même adresse à son peuple. Ces chants étaient en usage dès le v^e siècle dans l'Eglise d'Orient, à Constantinople. L'Eglise romaine les a gardés, avec leurs invocations grecques, traduites en latin :

« Mon peuple, dit le Sauveur, que t'ai-je fait ? En quoi t'ai-je contristé ? Réponds-moi. Est-ce parce que je t'ai tiré de la terre d'Egypte que tu as dressé une croix pour ton Sauveur ? Qu'ai-je dû faire pour toi que je n'aie pas fait ? Je t'ai planté, comme la plus belle de mes vignes, et tu n'as été pour moi que d'une amertume extrême. Car, dans ma soif, tu m'as donné du vinaigre à boire et tu as percé de la lance le côté de ton Sauveur. »

Tous les grands souvenirs de l'Ancien Testament, les actes les plus douloureux de la Passion sont rappelés. Cette histoire émouvante terminée, on entonne la belle hymne *Crux fidelis*, de Claudien Mamert : « O croix fidèle, arbre le plus noble de tous, nulle forêt n'a produit ton pareil, pour le feuillage, la fleur et le fruit. O bois si doux ! Quel doux fardeau soutiennent tes clous sacrés ! Chante, ma langue, la couronne du glorieux combat. Célèbre le noble triomphe dont la croix est le trophée. Dis-nous comment le Rédempteur du monde, en s'immolant, a remporté la victoire. »

Le chrétien qui a suivi tout le drame, qui a médité ces souvenirs, ces exhortations, ces reproches et particulièrement l'amour de Jésus-Christ pour nous, ses plaintes sur la croix, sa mort ignominieuse, puis ses triomphes éclatants, les âmes baignées de ses grâces, couvertes et purifiées par son sang, le monde entier changé, régénéré, devenu plus humain par la vertu de sa croix, ce chrétien, dis-je, est inondé de surnaturel, pénétré de piété, de reconnaissance, et c'est avec un enthousiasme divin qu'il redit avec l'Eglise ce chant triomphal : « *Crucem tuam adoramus, Domine.* Nous adorons votre croix, Seigneur, nous louons et nous glorifions votre sainte résurrection ; car c'est par votre croix que la joie est venue dans l'univers entier. »

II

L'adoration de la croix terminée, quand le peuple chrétien a satisfait sa dévotion envers le Sauveur qui nous a rachetés au prix de douleurs inexprimables et qui a voulu souffrir ainsi parce qu'il nous aimait, on allume les cierges, symbole de cette joie que la croix a fait luire sur le monde entier. Le diacre étend sur l'autel un corporal destiné à recevoir le corps du Christ, l'Hostie sainte, qui est conservée dans le reposoir de fleurs et de verdure.

Une procession se dirige vers cet endroit sanctifié par la présence divine, où les fidèles ont afflué, où veillent les anges. Le prêtre, après avoir replacé la croix, restée découverte, sur l'autel à la place d'honneur, a repris son vêtement sacerdotal et il conduit la procession. Il encense la Sainte Hostie, prend le calice où elle est renfermée, traverse les rangs des fidèles qui s'inclinent et adorent avec une foi profonde. C'est le même Jésus-Christ qui guérissait et bénissait les foules de Judée ; son pouvoir n'est pas diminué, et que d'âmes il a guéries durant ces pieuses solennités ! Pendant cette marche triomphale, on chante l'hymne du triomphe *Vexilla regis prodeunt* : « L'étendard du roi s'avance. Il éclate, le mystère de la croix, sur laquelle Jésus, qui est la vie, a souffert la mort et par cette mort nous a donné la vie. »

Dans ce triste anniversaire de l'immolation du Sauveur, l'Eglise n'immole pas la sainte Victime, on ne célèbre pas la messe. Toutefois le prêtre, et le prêtre seul, participe à l'auguste mystère par la sainte communion. Autrefois le clergé et le peuple communiaient ; cette faveur leur est aujourd'hui refusée, elle n'est accordée qu'au célébrant.

Arrivé à l'autel, il encense la Sainte Hostie déposée sur la patène, mais il n'est pas encensé lui-même, puisque l'Eglise est en deuil. Il verse du vin et de l'eau dans le calice et se lave les mains comme à l'ordinaire, revient au milieu de l'autel et, à demi tourné vers le peuple, il sollicite ses prières : *Orate, fratres*. Il chante alors, mais sur un ton très simple, la prière par excellence, le *Pater*. Puis il dit à haute voix l'oraison *Libera nos*, qui se récite à voix basse à la messe : « Délivrez-nous de tous les maux passés, présents et futurs, et, dans votre bonté, donnez la paix à nos jours. »

Mais avant de communier il élève de la main droite la Sainte Hostie de la patène qu'il supporte de la main gauche et l'offre à l'adoration de l'assistance qui prie à genoux dans un profond silence.

Alors il partage l'Hostie en trois parties et met une parcelle dans le calice pour sanctifier l'eau et le vin. Puis il récite seulement la troisième des oraisons qui précèdent la communion à la messe, prend dans sa main gauche avec la patène les deux fragments de l'Hostie qui restent, et se frappe trois fois la poitrine avec la main droite en disant : « Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez en moi, mais dites seulement une parole et mon âme sera guérie. »

Il se communie, puis prend le pain et le vin du calice, se lave les doigts et revient au milieu de l'autel, où il dit une dernière prière.

La messe des Présanctifiés est finie. Le célébrant fait une génuflexion à la croix, puis récite les vêpres.

L'antienne de *Magnificat* redit le grand mystère du jour : « Lorsqu'il eut pris le vinaigre, Jésus dit : « Tout est consommé. » Et, inclinant la tête, il rendit l'esprit. »

Après avoir psalmodié le *Magnificat* et répété l'antienne, le prêtre dit : « *Christus factus est.* Le Christ s'est fait pour nous obéissant jusqu'à la mort. » Et il ajoute : « Jusqu'à la mort de la croix. »

Après le *Pater*, le *Miserere* et l'oraison *Respice*, la foule s'écoule silencieuse, l'église est comme déserte, le tabernacle, vide, le Maître n'est plus là, on dirait une maison abandonnée par son propriétaire qui vient de mourir. Une tristesse pieuse et grave étreint les cœurs.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 31 januarii 1934.

EUG. LINDECKER, *Vic. gen.*

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de *L'AMI DU CLERGÉ*

EPILEPSIE

crises et douleurs nerveuses supprimées par le **TONIQUE NERVEUX KOENIG**

Gratis : Brochure par Laboratoire LOGEAIS, 24, R. de Silly, BOULOGNE s/SEINE (pr. Paris)

Vente toutes pharmacies

Vient de paraître

Le chef-d'œuvre de l'Année Sainte !

JÉSUS LE CHRIST

par Karl ADAM

Traduit par B. RICARD, Directeur du Grand Séminaire Saint-Sulpice d'Issy.

In-8° écu de 368 pages. Prix . . . . 20 fr.

Une œuvre opportune
Une œuvre de science
Une œuvre littéraire
Une œuvre de piété

Editions SALVATOR — Mulhouse (Haut-Rhin)

C. C. Postaux Strasbourg 102 18

Dépôt à Paris : Mon CASTERMAN, 66, rue Bonaparte (6e).

LIBRAIRIE PARIS-ROME, Ste An. 57-70, rue de Rennes, PARIS (VIe)

Dépôt central des Editions de l'Abbaye de Saint-André.
Missels et publications de D. Lefebvre.
Projecteur « CINESCOPE » et 3500 films fixes.
Catalogue n° 10 gratis

LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION

5 et 7, Quai Malaquais, PARIS (VIe)

Un beau livre d'art catholique

MAURICE D'HARTOY

AU JARDIN DU MONASTERE

VIEILLES LÉGENDES CATHOLIQUES DE NORMANDIE

Beau volume de luxe in-4° de 123 pages, sur vergé, gravures sur bois de Jean GAY . . . . 20 fr.

Dernière minute

L'IMPOT SUR L'ESSENCE

(Loi du 23 déc. 1933)

A partir du 1er février, vous paierez 5 francs de plus par 10 litres d'essence.

Attention !... En couvrant 100 kilm. par jour avec une voiture qui consomme 10 litres aux 100 kilm., vous dépenserez par an 3.650 frs de plus qu'avec une Rosengart, la seule parmi toutes les voitures qui ne consomme qu'environ 6 litres aux 100 kilomètres.

Le très joli cabriolet, " PASSE-PARTOUT ", carrosserie-caisson tout acier, avec grande malle AR, n'est vendu que 13.800 francs.

Fondée en 1830 — Registre du Commerce Seine n° 43.793

LA NATIONALE

Entreprise privée régie par la Loi du 17 mars 1905.
Anciennement Compagnie Royale d'Assurances sur la Vie.

Siège Social 2, rue Pillet-Will, 2 PARIS

RENTES VIAGÈRES IMMÉDIATES OU DIFFÉRÉES aux conditions les plus avantageuses.

Pour les personnes parvenues à l'âge de la retraite, la RENTE VIAGÈRE est le remède le plus efficace à la cherté de la vie et constitue le plus sûr des placements.

Renseignements confidentiels et prospectus gratuits au Siège Social, à Paris, ou chez les Agents Généraux en province.

OMNIGRAPH

marque internationale : **D. A. D. O.** pour

COURS, LEÇONS, TRACTS

Irréprochablement à 200 exemplaires par épreuve. L'OMNIGRAPH s'ouvre comme un album ; fonctionne sans stencil ni encrage. On applique le texte et l'on tire sans rouleau par simple adhérence des feuilles.

Rien des mastics

Remboursement sans discussion dans la huitaine en cas de non-convenance. Voilà une garantie formelle. Références dans le monde entier et sous les climats les plus divers. Partout où s'exerce l'action chrétienne, l'OMNIGRAPH est le précieux auxiliaire du prêtre, du missionnaire, du professeur pour leur enseignement. De nombreuses lettres de remerciements en font foi. Prix en 21×31 cm utiles : 70 fr. ; le même à 2 plaques : 100 fr. (recommandé). Port 6,75.

A. PROUX, fabt, O. I.
9, rue N.-D. de Lorette, PARIS (9e).

ORGUES de tous systèmes, **HARMONIUMS**, spécialité de souffleries électriques. Construction - Réparation - Transformation. — Michel Merklin et Kuhn, 11, rue Vendôme, Lyon. V. page 172 couv. *Ami* du 7 juillet.

VITRAUX D'ART RELIGIEUX

GEORGES JANIN

Artiste-Peintre-Verrier - Agréé des Beaux-Arts
Lauréat de Concours Publics
Fournisseur des Missions Etrangères
Auteur des vitraux dans plus de 5.000 églises en France et à l'Etranger.

Le plus ancien et le plus important atelier de vitraux d'Art Religieux de l'Est de la France — Créé en 1892.

12, rue Lionnois, NANCY
(Meurthe-et-Moselle)

ÉTUDES, RENSEIGNEMENTS, DEVIS, CATALOGUE ARTISTIQUE SUR SIMPLE DEMANDE

Vitraux en tous genres : grisailles, médaillons, scènes historiées.
Restauration de verrières anciennes, armoiries.

économique. pour l'individu et pour la société Enfin, si le tabac ***paraît*** **exercer parfois une action calmante sur l'organisme, cette action, en réalité, est stupéfiante et plus nocive qu'utile.**

L'auteur ne veut contraindre personne à ne pas fumer; mais il insiste près des jeunes pour qu'ils ne prennent pas une habitude nuisible à un organisme encore incomplètement développé.

Ch. CORDONNIER. — *Silhouettes familiales.* **Madame Julie Lavergne, jeune fille, d'après sa correspondance inédite. — In-12 de 256 p., 15 fr. — Editions Jacques Vautrain, 16, avenue de Breteuil, Paris 7e.**

M. le chanoine Cordonnier a eu la bonne fortune de recevoir en communication la correspondance de jeune fille de Julie Lavergne, avec l'autorisation d'y puiser à pleines mains. Il a donc suivi pas à pas le développement des facultés de cette enfant, douée d'une façon prodigieuse, développement d'ailleurs dirigé par un père d'une valeur intellectuelle remarquable, M. Georges Ozaneaux. Inspecteur général de l'Université, M Ozaneaux voulut faire bénéficier sa fille de ses talents. Il la suivit dans les détails de son éducation, la façonna, l'instruisit et, trouvant en elle un esprit répondant admirablement à sa sollicitude, la mena au talent littéraire que tous se plaisent à reconnaître à l'auteur des *Neiges d'Antan*.

C'est cette formation morale d'une jeune fille d'élite que l'auteur a voulu retracer. L'œuvre était attrayante ; elle a été menée à bien par le délicat écrivain et fin psychologue qu'est M. le chanoine Cordonnier. Ces pages feront apprécier aux lecteurs toute la beauté du modèle dont elles peignent la physionomie.

Comtesse de GALARD BÉARN. — **Guy de Fontgalland.** *Vie méditée.* — **In-16 de 55 p., 2 f. 50. — Lyon, Vitte.**

Cette biographie abrégée ne renferme aucun détail qui n'ait déjà été révélé par quelqu'une des nombreuses publications consacrées à Guy de Fontgalland Ce qui en fait le caractère particulier, ce sont les réflexions dont l'auteur accompagne les faits ou mots saillants qu'elle a retenus, afin de mieux faire ressortir aux yeux du lecteur les richesses surnaturelles de cette âme d'enfant. Le tout est écrit dans un style gracieux et finement nuancé.

Le Livre du Jubilé

JÉSUS-CHRIST, FILS DE DIEU, SAUVEUR

par le Chanoine L. CRISTIANI.

Les lecteurs de l'*Ami* savent déjà, par l'article du 9 novembre 1933, le but, les caractères, l'importance et l'actualité de cet ouvrage. Ils aimeront à trouver ici l'appréciation du Cardinal PACELLI : « Ce " **Livre du Jubilé** ", composé dans le meilleur esprit, est un travail d'une piété profonde, qui a puisé ses inspirations aux sources les plus sûres des études de l'apologétique, de l'exégèse et de l'ascétique. »

L'ouvrage, qui a atteint en peu de mois son *huitième mille*, est offert sous cinq présentations différentes : 1° Edition courante, 3 volumes brochés, 25 fr. *franco*. — 2° Idem, relié, 60 fr. — 3° Edition scolaire, les trois tomes cartonnés en un seul, papier mince, même texte, *franco* 25 fr. — 4° Idem, reliure de luxe, pour cadeau ou livre de prix, 33 fr. *franco*. — 5° Edition de luxe, papier au filigrane, reliure de luxe, les trois tomes en coffret, 110 fr. *franco*.

Avis très important : On est prié d'envoyer le montant avec la souscription au Comité catholique d'apostolat par l'Evangile, 12, rue Lanterne, Lyon. Ch. post. Lyon 585 66. — Les prix ci-dessus ne sont valables que jusqu'au 1er avril. — Pour 10 exemp., on n'en paie que 9.

Pour paraître vers Pâques, en supplément au Livre du Jubilé, un volume intitulé : LA VIERGE MARIE ET LES EVANGILES, étude de psychologie et d'histoire mariales ; un vol. de 220 p., 7 fr. 50 ; *fco* 8 fr. ; Etranger 9 fr. — On peut souscrire dès maintenant.

Côte d'Azur. Foyer de Nazareth. Maison de repos, convalescence pour le clergé. 39, av. St-Barthélemy, NICE.

Le Culte des Morts

Est-il rien de plus touchant que le Culte des Morts ? N'est ce pas la meilleure consolation terrestre à laquelle nous ayons droit ?

Y a-t-il un geste plus noble et plus beau, que celui de l'enfant qui vient embellir d'une fleur, d'une croix, d'une gerbe, ou d'une couronne, souvenirs durables, la tombe de ses Parents ?

Et la prière qu'il adresse à Dieu, n'est-elle pas le souverain réconfort pour apaiser les regrets des Etres chers qui nous ont quittés ?

Nous devons donc encourager le Culte des Morts, sans en négliger les aspects matériels, qui, loin d'éloigner des pensées religieuses, y conduisent et les élargissent.

A notre époque de décadence où beaucoup ne savent plus prier, il reste cependant au cœur de la plupart le Culte des Morts, croyance inavouée peut-être, mais réelle à l'Immortalité.

LA PHOTOSCOPIE
61, rue Jouffroy — PARIS XVIIe
Appareils et Films de Projection Fixe pour Enseignement, Patronages, Conférences, etc.
Méfiez-vous des imitations. N'achetez que le vrai PHOTOSCOPE
Modèle à partir de 380 fr — *Catalogue franco.*

VINS DE MESSE
CAVES DES PRÉMONTRÉS
Abbaye de St-Michel de Frigolet.
Adresse correspce : Mr Yvrard, 4, Quai Vauban, Sète (Hlt).

LES HARMONIUMS RICHARD
sont vendus en toute confiance
AVEC CRÉDIT SUR DEMANDE
PROCURE BRETONNE --- St-BRIEUC
INSTRUMENTS D'OCCASION à PRIX RÉDUITS
Envoi des Catalogues contre 1 fr. en timbres.

SONNERIES ELECTRIQUES DES CLOCHES

BREVETS { Abbé AMPHOUX, LYON, & André BOCHUD, à BULLE (Suisse).

Commandes souples par inversion mécanique supprimant les à-coups sur courant électrique et les parasites.

Sonneries en Lancé, Rétro-Lancé, Rétrograd pour toutes cloches depuis 40 kilogs.
Installations sur courant lumière, sur courant triphasé ou monophasé.

Carillon nuancé, du pianissimo au fortissimo avec clavier de piano et pédale d'expression.

ANGELUS automatique.

Références :

EN MOINS DE 2 ANS,
187 clochers équipés avec 980 appareils.
POUR LE SEUL DIOCÈSE DE LYON,
38 clochers avec 195 appareils.

Demandez-nous sans engagement un devis forfaitaire comportant la totalité des dépenses à prévoir.

Grandes facilités de paiement

Prenez date dès maintenant

C.F.A.L. -- Constructeur, St-ETIENNE (Loire).

VINS DE MESSE

La première œuvre fondée à GAILLAC en 1907, par M. Elie Bertrand, avec l'autorisation de Monseigneur l'Archevêque d'Albi.

Contrôlée par M. le Chanoine Goffre, archiprêtre de Gaillac, et M. le Chanoine Prat, directeur de l'Ecole de Sarlat (Dordogne).

Vins strictement conformes aux règles canoniques, avec certificat de pureté.

S'adresser à MM. Elie et Pierre BERTRAND, père et fils, prop.-viticulteurs, 10, r. Ancien-Collège, Gaillac (Tarn).

BRONCHITES
TOUX
CATARRHES CHRONIQUES
GOUTTES LIVONIENNES
TROUETTE-PERRET

STATUES RELIGIEUSES

CHEMINS DE CROIX -- CALVAIRES
en terre cuite, plâtre durci, carton romain, fonte de fer.

AMEUBLEMENT D'EGLISE

L'UNION ARTISTIQUE A VAUCOULEURS — MEUSE
LES PLUS VASTES ATELIERS D'ART RELIGIEUX DU MONDE. — A. PIERSON, DIRECTEUR. —
CATALOGUES ADRESSÉS SUR DEMANDE.

GUÉRISON CERTAINE par LA POUDRE ESCOUFLAIRE
Agence générale : à BAISIEUX (Nord)

ASTHME

OPPRESSION, EMPHYSÈME
(MÊME PRODUIT SOUS FORME DE CIGARETTES)

L'Agence générale envoie GRATIS et FRANCO une BOITE D'ESSAI avec Certificats de GUÉRISONS

VITRAUX

MAISON BESSAC – GRENOBLE, FRANCE

PANSEMENTS
COMPRESSES
BANDES DE CRÊPE
LINGERIE CHIRURGICALE
LINGERIE HYGIÉNIQUE
CULOTTES, CALEÇONS, BRASSIÈRES
GILETS, TRICOTS
SOUS-VÊTEMENTS HYGIÉNIQUES
LAYETTE

TETRA — GAZES — MARQUE DÉPOSÉE

Exigez la marque

Siège Social 48, rue de Laborde PARIS (8e)

TETRA

VIN DE CHASSAING

TONIQUE et BI-DIGESTIF
CONTRE LES
DIGESTIONS DIFFICILES

1, Quai Aulagnier, ASNIÈRES (Seine) *et Pharmacies*

- CIERGERIE DES PRÉMONTRÉS -

A. BOULAIRE, Succr des RR. PP., Usine à Graveson (B.-du.-R.)

CIERGES LITURGIQUES, Cierges 1re Comion, Cierges et Bougies stéariques, Encens et charbon chimique.
Maison très ancienne, donnant toutes garanties.
Conditions spéciales aux Missions.

HARMONIUMS EN TOUS GENRES

Maison fondee en 1839

Les PETITS-FILS de Mce KASRIEL

6, Rue Tolain, PARIS (20e). — R. C. Seine 163.528

Harmoniums pour Salons et Chapelles. Nouveau système à air aspiré (genre américain), avec ou sans expression.
Modèles portatifs pliants pour Missionnaires. Demandez le Catalogue n° 200.
Modifications spéciales pour Colonies. Conditions particulières pour les Membres du Clergé.